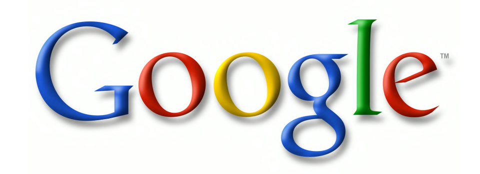


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`




600095370U





HISTOIRE

DE

L'ISLAMISME.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ESSAI SUR L'ARMÉNIE. — 1 vol. in-12.

LA TOUR DE BABEL (Contes et Nouvelles). — 1 vol. in-12.

Toulouse, imprimerie d'Aug. HÉNAULT, rue Tripière, 9.

HISTOIRE

DE

L'ISLAMISME

ET

DES SECTES QUI S'Y RATTACHENT,

PAR

FRÉDÉRIC LE BLANC HACKLUYA.



PARIS,
VICTOR LECOU, ÉDITEUR,
RUE DU BOULOI, 10.

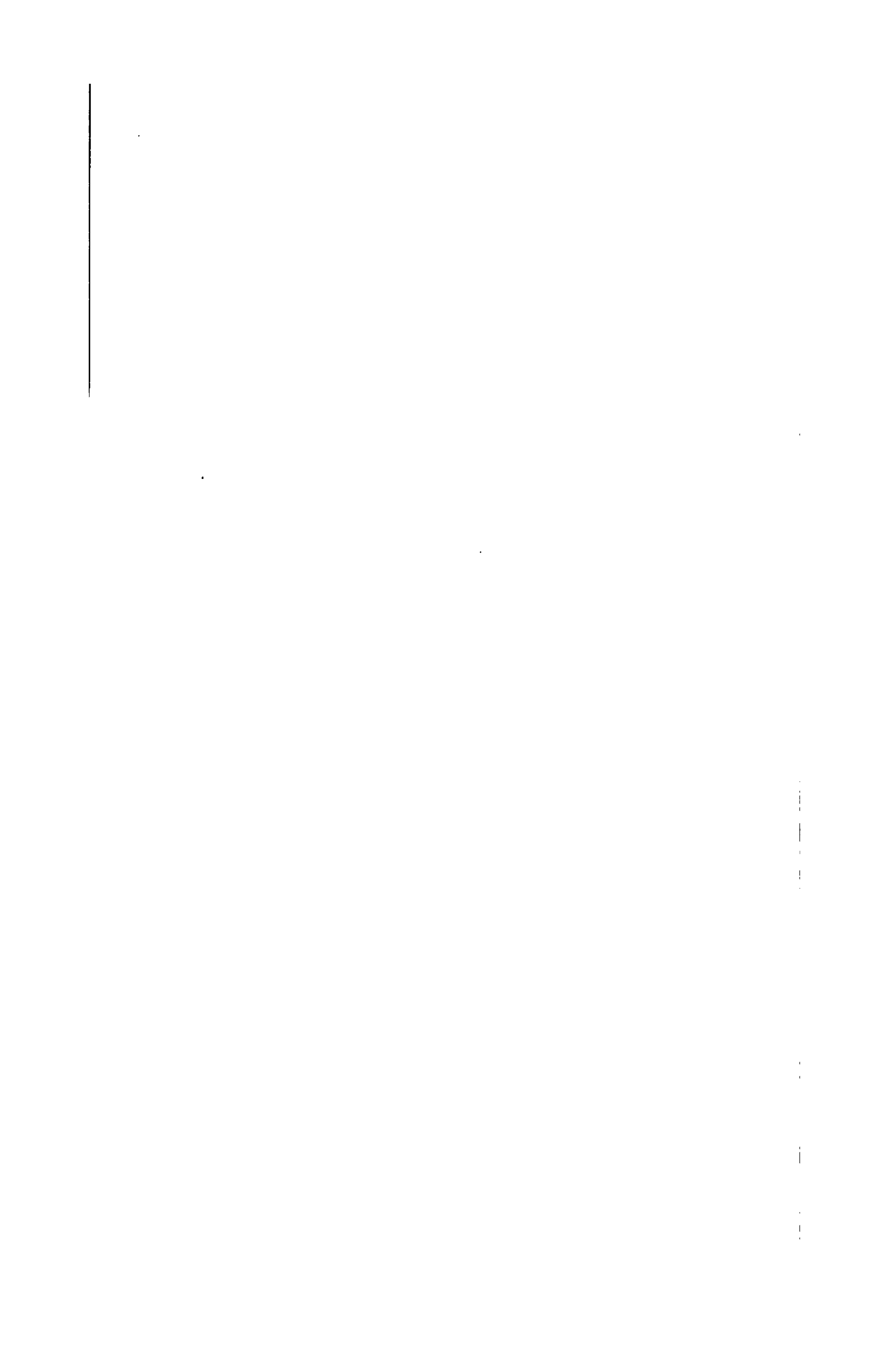
—

1852.

110. d. 16.


600095370U





HISTOIRE

DE

L'ISLAMISME.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ESSAI SUR L'ARMÉNIE. — 1 vol. in-12.

LA TOUR DE BABEL (Contes et Nouvelles). — 1 vol. in-12.

Toulouse, imprimerie d'Aug. HENAULT, rue Tripière, 9.

HISTOIRE

DE

L'ISLAMISME

ET

DES SECTES QUI S'Y RATTACHENT,

PAR

FRÉDÉRIC LE BLANC HACKLUYA.



PARIS,
VICTOR LECOU, ÉDITEUR,
RUE DU BOULOI, 10.

—

1852.

110. d. 16.

PRÉFACE.

L'étude des révolutions religieuses — de ces évolutions grandioses et splendides qui sont les années climatériques de l'humanité — est, à coup sûr, la plus imposante entre toutes celles qui sont dignes d'attirer l'attention des esprits sérieux, et c'est en Orient qu'il faut aller en chercher les matériaux, car c'est toujours en Orient que la lumière a émergé : *ex Oriente lux.*

L'Orient a été, en effet, le berceau mystérieux des cosmogonies, des théogonies, des anthropologies, des théologies, des *avatars*, des philosophies, depuis Moïse jusqu'à Mahomet, qui formula les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah (1) sous les palmiers sacrés du Hedjaz.

(1) Allah a quatre-vingt-dix-neuf attributs : la justice, la miséricorde, etc., qui, avec son nom, forment le nombre cent. Voilà pourquoi les *tesbihs,* ou chapelets musulmans, ont cent grains.

Les études orientales, trop négligées chez nous, sont le privilége exclusif de quelques esprits supérieurs, mais abstraits, qui n'ont pas su les populariser. Aussi, n'avons nous généralement que des notions incomplètes, des traditions sporadiques, sur des pays où les plus grands problèmes philosophiques, sociaux et religieux ont été agités. Sous ce ciel d'or et d'azur, si favorable à l'*Yogha* (1), et si hostile à la *Kriya* (2), les esprits haletants, les intelligences inquisitives et troublées, ont épuisé les hardiesses les plus glorieuses et les plus coupables, les exagérations les plus pures et les plus subtiles du mysticisme, les ardeurs les plus effrontées et les plus brutales du matérialisme, les conceptions les plus grandioses, les affirmations les plus dogmatiques du panthéisme, les négations les plus abjectes et les plus radicales de l'athéisme.

L'étude de ces évolutions de l'esprit humain, jointe à celle des luttes épiques et titaniques, dont l'Asie a été le théâtre, serait féconde en enseignements solennels; mais elle réclamerait de rudes labeurs philosophiques, philologiques, exégétiques, ethnographiques et géographiques, devant lesquels on recule.

Nous l'avons déjà dit, l'Asie, depuis l'île enchantée de Ceylan jusqu'à la mer orageuse qui baigne les pieds

(1) La méditation.
(2) L'action.

de Trébizonde, a vu éclore tous les *avatars* et tous les dogmes qui ont éclairé la civilisation. Il faudrait l'érudition laborieuse des Bénédictins ou des Mékhitaristes pour raconter les légendes de Moïse, de Brâhma, de Vichnou, de Chîva, de Vyâsa, de Çakya-Mouny-Bouddha (1), de Fô, de Lao-Tseu, de Khong-Fou-Tseu, de Meng-Tseu, de Tsong-Kaba, de Zoroastre, de Jésus-Christ et de Mahomet, et pour expliquer les doctrines des Lévites d'Israël, des Brahmines, des Sanyassis, des Yoghis, des Casipatiépandarous, des Veschenavins, des Pundits de l'Inde, des Bonzes, des Talapoins et des Thériakis de la Chine, des Lamas, des Chaberons, des Boktes et des Charmanas de la Tartarie et du Thibet, des Erbeds, des Mobeds, des Destours-Mobeds et des Mages de la Perse, des Fakirs, des Derviches et des Santons de l'Islamisme.

Bien des années s'écouleront encore avant qu'on ait analysé les livres dogmatiques et philosophiques par excellence, tels que la Bible, le Talmud, le Targoum, la Michna, la Gémara, les Vêdas (2), les Pouranas,

(1) Çakya est le nom de la race à laquelle appartenait le jeune prince Cidhartha de Capilavastu, qui, ayant renoncé au monde, fut appelé Çakya-Mouny (Çakya-le-Solitaire), et qui, parvenu à la perfection de science qu'il s'était proposé comme idéal, prit le titre de Bouddha, c'est-à-dire, d'éclairé, de savant; d'où l'on voit que Bouddha est un titre, et pas un nom.

(2) La tradition attribue les Vêdas aux Manous, esprits émanés de Brâhma. Ils furent colligés par Vyâsa.

le Tao-Te-King (1), le Lam-Rim-Tsien-Bo (2), les Sse-Chou (3), le Kahgyour, le Stangyour (4), le Zend-Avesta, l'Évangile et le Koran, et que nous soyons initiés aux rites qui se célébraient où se célèbrent encore dans les Atehcs (5), les Pagodes, les Miaos, les Topas, les Lamaseries et les Mosquées.

Le travail que nous livrons aujourd'hui au public n'embrasse qu'une infime partie de ce vaste champ intellectuel. Il traite de la réforme islamique et de l'influence qu'elle exerça sur le monde moderne. C'est une ébauche purement didactique qui nous a été inspirée par nos pérégrinations sur les bords hiératiques du Nil, dans les *Tchifliks* de l'Asie-Mineure, sur les rives enchantées du Bosphore; par des lectures de manuscrits orientaux et par des récits d'Ulémas, de Derviches, de Fakirs, de Vartabeds, de Derders et de Papas.

Nous le livrons au public, afin qu'il s'initie à des connaissances que les études classiques, puisées aux

(1) Le livre de la Raison suprême.

(2) Le chemin gradué de la perfection.

(3) Les quatre livres classiques, ou dires et maximes de Khong-Fou-Tseu, recueillis par ses disciples.

(4) L'immense collection des livres sacrés des bouddhistes se divisent en deux catégories: le *Kahgyour,* collection de cent volumes, qui renferme le rituel proprement dit, et le *Stangyour,* qui renferme les formules d'incantation, d'exorcisme, avec des fragments du Mahabarata et la traduction du Maghadouta.

(5) Ce sont les autels que les Grecs nommaient Pyrées.

romanciers grecs et romains, si ignorants des traditions orientales, rendent d'une manière si incomplète. Nous le livrons tel qu'il est, espérant qu'il aidera dans leurs investigations les personnes qui voudront bien s'en servir ; nous n'avons pas eu d'autre but, et nous serons heureux si nous l'avons atteint.

CHAPITRE I.

Prolégomènes. — Aperçu géographique, ethnographique et historique de la Péninsule arabique, avant Mahomet.

Le cadre des études classiques est si étriqué, si mesquinement restreint, dans la sphère étroite de l'histoire grecque et romaine, à laquelle les universitaires ont donné une importance exagérée, que la jeunesse ignore complètement les évolutions dont la Chine, l'Inde, le Thibet, la Perse, l'Arabie, l'Arménie, etc., ont été les théâtres.

La civilisation musulmane, la plus jeune des civilisations asiatiques, nous est même très imparfaitement connue, malgré sa proximité relative et la fréquence de nos relations diplomatiques et commerciales.

Cette ignorance, à peu près générale, dans laquelle on vit au milieu de nous, nous a déterminé à livrer aux hasards de la publicité quelques pages sur Mahomet et sur la réforme dont il fut le promoteur.

Avant de nous occuper de Mahomet et des résultats de sa doctrine, il est nécessaire d'initier le lecteur à la connaissance géographique, ethnographique et historique du pays qui vit naître ce Prophète. Nous dirons donc quelques mots sur le *Giahéliat* (*) avant de passer à *l'Islamiat*.

Le géographe Ptolémée divisa arbitrairement l'Arabie en Arabie Pétrée, Déserte et Heureuse; mais sa division, purement théorique, n'a jamais été celle des indigènes. La Péninsule arabique, à peu près inconnue au temps de Ptolémée, n'a pas encore été bien explorée de nos jours, et les parties sur lesquelles on a quelques détails sont : le Hedjaz, l'Yémen, l'Imamat de Sana, l'Hadramaout, le Mahrab, l'Oman que gouverne l'imam de Maskat, le Haça, le Nedj et l'Assyr.

Les habitants de ces contrées, que l'on a connus plus tard sous le nom d'Arabes-Sarrasins (**), ap-

(*) Les temps d'ignorance.

(**) Le nom de Sarrasins, donné aux Arabes, vient de Sara, femme d'Abraham, que les Arabes, pour honorer leur origine, assurent avoir été la mère d'Ismaël. D'autres prétendent qu'il dérive, au contraire, du nom de la province de Saraca, dans l'Arabie-Heureuse.

partiennent à la race sémitique et descendent de Sem par Jectan et par Ismaël, fils d'Abraham.

Les uns font remonter leur origine à Kahtan — le Jectan de la Genèse — et habitaient les villes commerçantes de l'Yémen ; les autres, les Nomades du Hedjaz, font remonter la leur à Ismaël.

Malgré les prétentions des Ismaëlites, ou Arabes du Hedjaz, à une illustre origine, ils ont toujours avoué l'antériorité nationale des Jectanides ou Arabes de l'Yémen. Ces derniers s'appelaient *Aribah*, ou Arabes pur sang, tandis que les autres étaient désignés sous le nom de *Moustarribes*, ou entés sur les Arabes par l'union d'Ismaël avec une fille des Jectanides, dont il eut douze fils, d'où sortirent les douze tribus du Hedjaz.

Les Arabes de l'Yémen ont eu des dynasties qui jouissent d'une certaine célébrité dans l'histoire. La dynastie Hymiarite ou Homérite (*) est une des plus connues. Parmi les rois de cette dynastie, nous citerons Jectan; Saba, fondateur de la ville de Saba et des Sabéens; Hymiar et Belkis — la reine de Saba,

(*) Les Hymiarites et les Éthiopiens de l'Abyssinie appartenaient au même rameau ethnologique, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours par les Akhdam, qui sont les parias de l'Arabie méridionale et qui doivent être venus de l'Inde, car ils ont de grandes analogies avec les Indiens.

contemporaine de Salomon — qui construisit la fameuse digue de Mahrab, rompue sous le règne d'Akran, vers la fin du premier siècle de notre ère. La rupture de cette digue ruina l'Yémen, les habitants émigrèrent vers le Nord, où ils fondèrent des états dont nous parlerons ultérieurement.

Après Akran vint Dhou-Habschan, 140 ans après J-C. Il eut pour successeur Tobba, dont le nom devint une appellation générique d'une foule de rois Arabes, dont l'un introduisit le judaïsme dans l'Yémen.

Les rois ayant embrassé le judaïsme, persécutèrent les idolâtres, qui demandèrent protection à l'empereur chrétien d'Abyssinie. Celui-ci envoya le chef Aryat, qui détrôna Dhou-Nowas, en 482, et mit fin à la dynastie Hymiarite.

Aryat, confirmé dans sa conquête par l'empereur abyssin, gouverna sans opposition jusqu'au jour où Abrahah, l'un de ses officiers, se révolta contre lui et devint, à son tour, maître de l'Yémen, où il voulut faire triompher sa religion. Il fit construire, à Sana, une église qui fut souillée par les Khoreïchites du Hedjaz. Abrahah, irrité, marcha contre la Kaaba, monté sur un éléphant blanc, qui fit donner à cette expédition le nom de *Guerre de l'Éléphant*, fut battu, et rentra à Sana, où il mourut. Ses deux fils,

Jaksoun et Masrouk, lui succédèrent. Les indigènes, fatigués de la domination de ces Abyssins, implorèrent le secours de Khosrou-Parviz, roi de Perse, qui battit Masrouk à Aden, le tua et expulsa les Abyssins. Depuis ce temps, des vice-rois gouvernèrent l'Yémen, au nom du roi de Perse, jusqu'au jour où Mahomet le soumit à ses armes.

Comme nous l'avons déjà dit, les Arabes de l'Yémen émigrèrent vers le Nord, à l'époque des inondations occasionnées par la rupture de la digue de Mahrab. Quelques-uns s'arrêtèrent dans le Hedjaz, d'autres allèrent soit en Syrie, soit en Chaldée, Babylonie ou Irak-Araby.

Ceux qui allèrent en Syrie s'arrêtèrent au sud-est de Damas, près d'une citerne, et prirent le nom de Ghassanides. Leur premier roi s'appela Djofna, 400 ans avant Mahomet. Les Ghassanides embrassèrent le christianisme, devinrent les lieutenants des Césars en Syrie et furent souvent en lutte avec la Perse et les rois de Hira.

Ceux qui allèrent en Chaldée avaient à leur tête Malek, fils de Fahm, qui fonda le royaume de Hira, dont la destinée fut d'être toujours en lutte avec la Perse, ou allié avec elle contre les empereurs grecs de Constantinople.

Le royaume de Hira, comme celui de Ghassan, fut détruit par les premières conquêtes de l'Islamisme.

Outre ces états principaux, l'Arabie, au temps du *Giahéliat*, se composait d'une foule de tribus indépendantes, formant de petites puissances qui ne reconnaissaient pas de suzerains. Il y avait surtout, vers le nord de la Péninsule, une tribu qui paraît avoir eu sa période de splendeur et de gloire : ce sont les Nabathéens, dont la capitale était Pétra. Les Nabathéens sont considérés, par quelques auteurs, comme une migration araméenne venue de la Babylonie, et par d'autres, comme une colonie égyptienne.

L'histoire des tribus du Hedjaz est à peu près inconnue. On sait seulement que la Mecque fut successivement gouvernée par les Benou-Djorhom, les Khozaïtes et les Khoreïchites, qui étaient en possession de l'autorité à l'époque où parut Mahomet.

Lorsque Mahomet vint, les Arabes avaient pour religion un grossier mélange de judaïsme, de sabéïsme, de magisme et même de christianisme. On trouve des restes de sabéïsme et de magisme aux environs du golfe Persique; il y a des croyances communes entre les Arabes et les Juifs, qui se répandirent surtout en Arabie après la destruction de

Jérusalem par Titus, car ces deux peuples vénèrent également le prophète Zacharie et son fils saint Jean-Baptiste, que les Arabes nomment Yaya. Il paraît, en outre, que l'apôtre saint Thomas a prêché dans l'Arabie, lors de son voyage aux Indes, où il fut martyrisé pour la foi; car, parmi les figures qui ornaient la Kaaba, celle de la vierge Marie, tenant le jeune Aïça ou Jésus sur ses genoux, se trouvait sculptée au plus haut d'une des colonnes qui soutiennent l'édifice.

CHAPITRE II.

Histoire de Mahomet et de sa famille. — Sa prédication. — Sa mort. — Son portrait.

Mahomet naquit à la Mecque, en 570, dans la famille des Haschémites, la plus puissante de la tribu des Khoreïchites, issue de Khoreïch, le plus célèbre des douze fils d'Ismaël. Cette famille des Haschémites avait été illustrée par Haschem, grand-prêtre de la Kaaba, qui eut pour fils Abd-el-Motalleb, qui eut pour fils Abdallah, Abou-Taleb, Abbas et Hamza.

Abdallah épousa la belle Amina, de la famille des Zarites, qui donna le jour à Mahomet ou plutôt Mo-

hammed, comme disent les Arabes. Abou-Taleb fut le père d'Ali.

Mahomet, ayant perdu ses parents dès sa plus tendre enfance, fut élevé jusqu'à l'âge de douze ans par son grand'père Abd-el-Motalleb, qui le confia en mourant à Abou-Taleb, Chéryf de la Mecque. A quatorze ans, selon Aboul-Feda, à vingt, selon d'autres, Mahomet accompagna son oncle dans la guerre que les Khoreïchites firent aux Benou-Hawazin et s'y fit remarquer.

Sa réputation lui attira l'estime et l'amour de Kadidja, veuve d'un opulent marchand appelé Abd-el-Monople, qui le chargea de ses affaires commerciales avec Damas, Jérusalem, etc., etc. Quoique le commerce parût être le principal objet et le motif de ses voyages, il cherchait plus à s'instruire qu'à s'enrichir. C'est donc dans ses pérégrinations qu'il se familiarisa avec la philosophie grecque, le judaïsme et le christianisme, qui lui furent enseignés par le juif Abia-ben-Salem, le religieux nestorien Sergius, le moine Bohaïra (*), dont il avait fait la connaissance au monastère du Mont-Sinaï, et Salvan, mage converti au christianisme.

(*) Il y a des auteurs qui confondent Sergius avec Bohaïra.

Ce qui est certain, c'est qu'à vingt-cinq ans il renonça au commerce, épousa Kadidja, vécut pendant quinze ans dans la retraite, où il mûrit ses projets de réforme, la pensée de renverser les idoles, de réunir les Arabes dans une même croyance et de prêcher une religion nouvelle, fondée sur l'unité de Dieu. Il joua pendant ce temps-là un rôle qui le fit remarquer : une femme ayant incendié la Kaaba en brûlant des parfums, les Khoreïchites résolurent de la reconstruire. On la reconstruisit donc ; mais lorsqu'il fallut poser la fameuse pierre noire, toutes les tribus voulurent avoir cet honneur. Pour terminer la discussion, on convint de s'en rapporter à la décision de la première personne qui se présenterait pour entrer dans le temple. Soit hasard, soit préméditation, Mahomet s'y rendit le premier et dit que la pierre serait étendue sur un tapis, dont un homme de chaque tribu tiendrait les bouts, et lorsqu'elle fut assez élevée, il la prit lui-même avec les mains et la plaça dans la muraille à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui.

Mahomet aimait à se retirer dans une caverne du mont Harra, à trois milles de la Mecque. C'est là qu'un jour l'ange Gabriel se manifesta à lui et lui annonça sa mission phophétique. Il sortit de la ca-

verne l'œil en feu et dit à son cousin Ali et à son esclave Zeyd (*) : « L'ange Gabriel vient de m'ap-
» paraître, et, me donnant le titre d'apôtre du ciel,
» il m'a commandé de prêcher l'unité de Dieu aux
» idolâtres et de ramener à sa pureté première la
» religion d'Abraham et d'Ismaël. »

Kadidja, Ali, Zeyd, Abbas, Hamza, Abd-el-Kaaba, plus connus sous le nom d'Abou-Bekr (**), l'un des dix magistrats de la Mecque, homme influent par son âge, sa position et sa probité, Othman, Abd-el-Rahman, Saad, Zobéïr, Tatha et une foule de parents et d'amis, le reconnurent, secrètement, comme l'envoyé de Dieu.

Après s'être ainsi assuré le concours de quelques hommes d'élite, il se crut assez fort pour annoncer hautement sa doctrine et sa mission. En l'an 612, il saisit l'occasion où la famille d'Haschem se trouvait réunie dans un festin chez Ali, et dit :

— Allah m'a ordonné de vous attirer à lui ; qui d'entre vous veut être mon frère et mon Khalife ?

— Moi, dit Ali, et je briserai les dents, j'arra-

(*) C'est le même personnage que nos historiens désignent sous le nom de Séïde, et qui est devenu, chez nous, synonime de fanatique. Il répudia sa femme Zeynab pour la donner à Mahomet.

(**) *Le père de la Pucelle,* parce que Aïcha, sa fille, est la seule femme que Mahomet ait épousé pendant qu'elle était encore vierge.

cherai les yeux, je fendrai le ventre et je romprai les jambes à quiconque te méconnaîtra.

Dès ce jour, Mahomet prêcha publiquement la doctrine de l'Islam (*) et la formula dans le Koran (**).

Les prosélytes ne tardèrent pas à accourir. Ils se recrutèrent, comme toujours, parmi les mécontents. Mais le Prophète éprouva de violentes résistances de la part des Khoreïchites, qui retiraient toute leur autorité de la garde de la Kaaba, qui leur était confiée. Omar, surnommé Farouch (***), l'un de ses plus ardents ennemis, résolut de le tuer; un jour, cependant, il surprit sa sœur Fatime et son mari Saïd lisant le Koran. Il se le fit lire et le trouva si beau, qu'il alla rejoindre Mahomet à la colline de Safa, se convertit et devint un des plus zélés promoteurs de l'Islamisme (****), dont il est le Saint Paul, *le glaive qui tranche et qui décide.*

(*) Islam signifie *résignation à Dieu*, et vient de *Seïlama*, dont le participe est *Mosléma*, dont nous avons fait le mot *Musulman*. Les Islamites, Musulmans ou Mahométans, prennent le nom de *Mumenins*, qui signifie Croyants ou Fidèles.

(**) Le Koran est appelé aussi Kitab-Allah (livre de Dieu), Kitab-Atziz (livre précieux), Kélam-Chéryf (livre sacré), Masshof (code suprême).

(***) Farouch signifie *le rusé*, *le séparateur*, et nous en avons fait le *farouche* Omar, par ignorance.

(****) C'est à l'année suivante que l'on rapporte le voyage nocturne du Prophète, de la Mecque à Jérusalem et au septième ciel, sur la jument Al-Borak.

Cependant, vers la dixième année de sa prédication, Mahomet perdit, à peu de distance, son oncle Abou-Taleb et sa femme Kadidja. Ces pertes, jointes aux persécutions auxquelles il était en butte, le déterminèrent à quitter la Mecque : il se retira à Taïef; de là, à la colline d'Akaba, où des habitants d'Yatreb, depuis longtemps en communion d'idées avec les Juifs leurs voisins, épousèrent ses doctrines, vinrent lui prêter serment de fidélité et prirent le nom d'*Ansâr*, qui signifie auxiliaires.

L'appui d'Yatreb, rivale envieuse des richesses de la Mecque, enhardit Mahomet, qui résolut de soumettre par la force tous ceux qui ne céderaient pas à la persuasion. Les Khoreïchites, excités par le nouveau Chéryf de la Mecque, Abou-Sofian, formèrent alors le projet de l'assassiner ; mais Mahomet, ayant connu leurs projets, se retira, avec Abou-Bekr, dans les cavernes de Thour, à quelques milles de la Mecque, d'où il gagna Yatreb, qui dès-lors prit le nom de Médine-el-Nébi, c'est-à-dire, Ville-du-Prophète, le 19 septembre 622.

C'est de la Fuite ou *Hégire* du Prophète, qui avait alors cinquante-trois ans, que date le commencement du *Tarik* ou ère Islamique.

Les disciples les plus dévoués que Mahomet avait

laissés à la Mecque vinrent le rejoindre à Yatreb, et prirent le nom de *Mohadjir ;* il les unit aux *Ansâr* par les liens du mariage. C'est alors aussi qu'il épousa Aïcha, fille d'Abou-Bekr, et qu'il donna à son cousin Ali, Fatime, fruit de son union avec Kadidja.

Les succès du Prophète n'avaient cependant pas assouvi son ambition, toujours tendue vers la Mecque et les Khoreïchites, dont il inquiétait et gênait le commerce, en pillant les marchands qui allaient en Syrie ou qui en revenaient.

Ses émissaires l'ayant un jour averti du passage d'une fort riche caravane, commandée par Abou-Sofian, il alla l'attendre à Beder, près de la Mer-Rouge, et la pilla traîtreusement. Quelques-uns de ses prosélytes ayant péri dans ce guet-apens, il en fit les premiers martyrs de la foi musulmane.

Abou - Sofian prit sa revanche sur le mont Hohod (*), où périt Hamza, oncle de Mahomet. Le Prophète rentra à Médine et la fit entourer d'un fossé, d'après les conseils du persan Salvan. Les Khoreï-

(*) Mouradjea d'Ohsson dit que l'on conserve à Constantinople deux dents (*sinn chéryf*) que le Prophète perdit à la bataille d'Hohod ; l'une est gardée au Sérail, et l'autre, dans la chapelle sépulcrale de Mahomet II, où on l'expose à la vénération du public pendant la nuit Leïlé-el-Kader du Ramadhan.

chites vinrent en faire le siége et furent vaincus dans le combat du *Fossé* ou des *Nations*, dans lequel Ali fit des prodiges de valeur. Après cette victoire, Mahomet marcha contre les Benou-Koraïzha, les Benou-Mostelak; et c'est au retour qu'Aïcha, s'étant égarée dans le désert et ayant été retrouvée avec Safouan, fut accusée d'adultère; mais Mahomet, dont la femme, comme celle de César, ne devait pas même être soupçonnée, proclama son innocence dans un chapitre du Koran. Aïcha voua une haine mortelle à Ali, qu'elle supposa l'instigateur de cette accusation.

Mahomet, ne voulant pas priver les Musulmans du pélerinage, et ne se sentant pas encore assez fort pour s'emparer de la Mecque, vint à Hodaïb, où il fit une trève de dix ans avec les Khoreïchites; mais ses disciples, qui comptaient sur le butin qu'ils espéraient faire, en pillant la Kaaba, le forcèrent, pour s'indemniser, à marcher contre les Juifs du Khaïbar, dont le chef, le gigantesque Mahrab, fut tué par Ali.

Cette expédition accomplie, Mahomet, en vertu de son traité avec les Khoreïchites, vint faire un pélerinage à la Mecque, où il eut l'habileté de se créer de nombreux partisans. La disposition favorable des

habitants le décida à marcher contre la Mecquè, qui résista longtemps ; mais, enfin, Abou-Sofian ayant été fait prisonnier et ayant embrassé l'Islamisme, grâce aux séductions de Mahomet, la Mecque tomba au pouvoir des Musulmans, et l'Arabie fut soumise, en 630 (*).

Mahomet, maître de la Mecque, renversa les idoles de la Kaaba, institua les principes islamiques et rentra à Médine, où il mourut, en 642, des suites d'un poison lent que Zeynab, sœur de Mahrab, chef des Juifs du Khaïbar, lui avait fait prendre dans un agneau rôti.

Mahomet eut de ses différentes femmes quatre garçons, qui moururent avant lui, et quatre filles : Fatime, qui épousa Ali, Néfissa, Hymicultim, dont on ignore les destinées, et Zeynab, qui demeura vierge, fut enterrée au Caire, et sur la tombe de laquelle on éleva la belle mosquée Sitti-Zeynab, où il y avait un trésor qui fut enlevé par le Sultan Sélim. On y brode encore aujourd'hui le *Kisveh* ou tapis sacré, qu'on apporte tous les ans à la Kaaba.

(*) C'est vers ce temps-là que Mahomet envoya en Syrie un messager qui fut mis à mort. Le Prophète, indigné, envoya trois mille hommes sous les ordres de Zeyd, Djaffar, Abdallah, qui périrent tous les trois à Mutha. Khaled-ben-Valid prit alors le commandement, gagna la bataille, et Mahomet le surnomma *Saïf-Allah*, c'est-à-dire, l'*épée de Dieu*.

Mahomet était doué de toutes les qualités qui commandent aux masses : éloquent, souple, insinuant, il savait s'accommoder au temps, aux circonstances et au génie de sa nation. Les ordres de Dieu n'arrivaient que selon les besoins et les justifications de ses passions. Sujet à des attaques d'épilepsie, il offre beaucoup d'analogie avec Cromwell, dont il avait l'hypocrisie fourbe et dissimulée, les qualités oratoires et les talents militaires.

On a trouvé une inscription arabe qui retrace ainsi le portrait du prophète : Mahomet était bien proportionné, il avait le teint éclatant, les sourcils bien fendus, le fond des yeux bleu, le front large, les oreilles petites, le nez aquilin, les dents bien coupées, et entre ses deux épaules était le sceau de la prophétie; on y lisait ces paroles : Va où tu voudras, tu seras victorieux.

Mahomet affectionnait beaucoup les chats, que les Musulmans protègent à cause de cela, et il disait qu'il n'y avait que quatre femmes parfaites (*), à savoir : Césia, femme de Pharaon, Marie, mère du Christ, Kadidja, sa femme, et sa fille Fatime.

(*) La femme arabe, à l'époque de Mahomet, ne ressemble nullement à cet être stupide qui peuple aujourd'hui le harem des musulmans.

CHAPITRE III.

Le Koran. — La Sunna. — Les quatre Rites orthodoxes. — L'Idima-y-Ummeth. — Le Kyas. — Le Hédaïa. — Le Akaïd. — Le Moultéka.

La doctrine de Mahomet est un protestantisme éclectique, profondément empreint de mosaïsme. C'est une religion rationnelle, dont les symboles, avant l'invasion des subtilités persanes, dépassent à peine les données les plus simples de la religion naturelle. Elle ne révèle aucune prétention théologique, aucun de ces hardis paradoxes du supernaturalisme, où se déploie, avec tant d'originalité, la fantaisie des races douées pour l'infini. Mahomet, en politique comme en religion, n'a rien inventé, mais il a réalisé, avec énergie, les aspirations de son siècle ; il n'a fait que suivre, au lieu de devancer, le mouve-

ment religieux de son temps. Il y avait en Arabie, à l'époque où il parut, une sorte de tolérance vague et de syncrétisme de toutes les religions sémitiques. Le monothéisme était dans l'esprit arabe, malgré le polythéïsme auquel la Kaaba servait de Panthéon. Au lieu d'un Dieu fait Homme, Mahomet glorifie un Dieu fait Livre. Ce Livre, c'est le Koran.

Le Koran est le code religieux, moral, civil, militaire et criminel des peuples musulmans. Il renferme les préceptes moraux et les prescriptions civiles de la Foi islamique ; c'est une compilation des sources impures, des évangiles apocryphes, de la cabale, et de l'arianisme. On y trouve quelques pages sublimes reproduisant la morale et quelquefois les paroles du Christ, et approchant de l'Évangile autant que le génie de l'Homme peut approcher de l'esprit de Dieu.

Le Koran, écrit en caractères *koufiques* (*), qui ressemblent au syriaque écrit, ou *estrangélo*, est considéré comme le modèle du langage en Arabie. C'est à la magie musicale et harmonieuse de son style qu'il doit une grande partie de son influence; car on dit que le fameux poète Lébid se convertit à

(*) Le *Koufique*, qui succéda au caractère *Hymiarite*, fut employé depuis le Ve jusqu'au Xe siècle. Depuis 925, on emploie le *Neski*, inventé par l'émir Ibn-Moklah. Le *Talik* ou *Nestalik*, est particulier aux Persans.

l'Islamisme, en lisant la seconde *Sourate*, ou chapitre de ce livre célèbre.

Le Koran divise la terre en deux parties : le *Dar-ul-Islam*, la maison ou le pays de l'islamisme, et le *Dar-ul-Harb*, la maison de la guerre ou des infidèles. De là, le *Djihad*, ou état de guerre permanent du vrai croyant contre l'infidèle, état qui ne peut être suspendu que par l'effet de l'*aman* ou des traités. Les infidèles se divisent, aux yeux des Islamites, en *Kitabi*, ou peuples qui ont reçu des livres de Moïse, de Jésus, etc., etc., et en *Medjous*, ou idolâtres.

Le Koran traite de la création du ciel et de la terre, d'Adam et d'Ève (*), de la fin du monde, de la résurrection, du jugement dernier, des anges et des archanges Gabriel, Michel, Azraël, Azrafil, Munkir et Nékir, d'Eblis ou Satan, des commandements de Dieu, qui sont contenus dans les livres sacrés au nombre de cent quatre, qui furent envoyés par Dieu, à savoir : dix à Adam, cinquante à Seth, trente à Enoch, dix à Abraham, un à Moïse (le Pentateuque), un à David (les Psaumes), un à Jésus (l'Évangile), l'autre à Mahomet (le Koran).

(*) Selon les traditions orientales, Adam se retira à Ceylan, après sa chute, tandis que Ève alla en Nubie. Ils se rejoignirent ensuite au mont Arafat Ève est ensevelie à Djedda.

Le Koran, que les Sunnites affirment avoir été créé, tandis que les Schiites le prétendent incréé, est divisé en trente sections, composées de cent quatorze chapitres et de seize cent soixante-six versets. Il fut publié dans l'espace de vingt-trois ans, à la Mecque et à Médine, sur des feuilles de palmier, de parchemin et des éclanches qui furent confusément jetées dans un coffre, d'où Abou-Bekr les retira après la mort du Prophète et les réunit sans aucune méthode. C'est pour cela qu'il règne dans ce livre une confusion qui en obscurcit souvent le mérite.

Chaque chapitre, à l'exception du dix-neuvième, est précédé d'une formule solennelle appelée *Bismilla*, parce qu'elle commence par ces mots : *Bissim il' lah-ir raman-ir rackim*, qui veut dire : Au nom de Dieu, précieux et miséricordieux.

Comme dogme, le Koran affirme l'unité de Dieu, le déïsme le plus pur et le plus rigoureux, déïsme qu'Antar avait d'ailleurs déjà proclamé dans ses poèmes, avant Mahomet. Comme pratique, il impose la circoncision, l'observation rigoureuse de la prière, usage emprunté aux Sabéens, qui priaient sept fois par jour, en l'honneur des planètes, pour chacune desquelles ils avaient des temples, où ils célébraient des fêtes pour leurs conjonctions ; l'aumône, fixée au dixième

du revenu pour le moins, et le jeûne du Ramadhan.

Les Islamites n'ont pas d'autre loi écrite que le Koran et la Sunna, qui en est le complément, et que les Sunnites révèrent comme l'ouvrage le plus sacré, après le Koran, tandis que les Schiites la repoussent.

La Sunna ou *Hadis-al-Rasoul*, tradition des dires du Prophète, est le recueil des paroles, actes et omissions de Mahomet, qui n'ont pas été écrits dans le Koran. Il y a six auteurs principaux de ces traditions, qui doivent être apprises par cœur (*). Ces six auteurs sont : Aïcha, Abou-Horaïrah, Ebn-Abbas, Ebn-Omar, Giaber-ben-Abdallah, Ans-ben-Malek.

Il ressort de la lecture du Koran qu'il n'y a qu'une loi dans l'Islamisme : la loi religieuse, désignée sous le nom de *Chéryat*, loi suprême, imprescriptible, émanée de Dieu, qui en a écrit les bases sommaires dans le Koran. Toutefois, pour l'application, il a été établi deux grandes divisions : l'une religieuse, l'autre civile.

La première division comprend les *Ibadat*, ou pratiques, qui règlent la vie religieuse du musulman. C'est le culte qui consiste dans les pratiques person-

(*) Ce sont des compilations du *Talmud* qui prouvent péremptoirement l'influence de l'hébraïsme sur l'islamisme. Déjà, avant Mahomet, Waraca-ben-Naufal, cousin de Kadidja, Othman-ben-Howayrith, Obeyd-Allah-ben-Djahsch et Zeyd-ben-Amr, avaient fait connaître les doctrines étrangères en Arabie.

nelles de détail. Il se mêle dans ses préceptes d'ablutions, de lotions, aux prescriptions de l'hygiène, aux idées d'excitation des sens, et se trouve amalgamé de police générale, de morale, de science et de droit administratif.

La seconde division comprend les *Maamélat*, ou actes civils, qui règlent la conduite des Musulmans dans la vie sociale, et qui définissent leurs devoirs envers les autres membres de la société. C'est la loi civile proprement dite, toujours dominée, toutefois, par le principe religieux.

Ces deux divisions donnent les dispositions légales qui consacrent et déterminent la partie matérielle des actes religieux et civils émanant du Dogme ; car, au-dessus des dispositions, prescriptions, approbations et prohibitions de la Loi, il y a le Dogme, c'est-à-dire, l'exposé des bases de la Foi, ou principes formels, qui constituent l'orthodoxie et l'Islamisme considéré comme révélation. C'est ce que les Musulmans appellent proprement *Iman* et *Dyn*, pour le distinguer du *Chéryat* (*). Mais le Dogme n'est pas circonscrit dans

(*) Les Docteurs divisent l'Islam en *Iman*, qui signifie foi, théorie religieuse (qu'il ne faut pas confondre avec le mot *Imam*, qui signifie prêtre), et en *Dyn*, qui signifie religion pratique. Le mot *Chéryat* est synonime de loi. Le mot *Halal* désigne les choses permises par la loi, et celui d'*Haram*, les choses défendues.

des limites nettes et précises. Les articles et propositions qui le composent touchent et conviennent, pour la plupart, à la Loi et au Dogme. Il en est de même pour la Morale, qui, déterminée dans la Jurisprudence civile et religieuse, s'applique à tous les détails de la vie sociale et de la religion. Ainsi, la vie musulmane peut être considérée comme une *Loi-Dogme :* elle indique les pratiques d'obligation divine ou indispensables, les pratiques d'obligation canonique réglées par les premières autorités de la science religieuse, et les pratiques d'obligation imitative, c'est-à-dire, consacrées par l'exemple du Prophète.

Si le Koran est la base de la législation religieuse, civile et criminelle de l'Islam, il ne forme pas à lui seul le corps des lois mahométanes. Ce corps de lois se compose de toutes les lois que les Imams et les Docteurs les plus célèbres des premiers siècles de l'Hégire ont compilées selon l'esprit de l'Islamisme, ou puisées à ses sources ; car l'Islam, comme toutes les religions, s'est formé par l'apostolat, les hérésies, la controverse; et ce n'est que vers le quatrième siècle de l'Hégire, que l'on fixa la religion dans quatre rites orthodoxes, qui forment toute la Jurisprudence musulmane. Ils furent rédigés d'après des traditions sporadiques, afin de concorder les divergences d'opi-

nions auxquelles la perte des livres de Mahomet, que Moawiah avait fait brûler, ouvrait le champ de l'hérésie.

Ces quatre rites, qui se partagent aujourd'hui, mais d'une manière inégale, l'universalité des populations musulmanes, sont tous orthodoxes, parce que les principes acceptés par les quatre auteurs de ces recueils sont parfaitement d'accord avec le Dogme et le Koran, quoique les nombreux détails diffèrent soit dans la liturgie, soit dans la conduite morale, soit dans les lois proprement civiles. Ces quatre recueils sont dus à quatre Imams.

Abou-Hanifa fonda le rite *Hanéfite*, rite rationaliste, suivi par les Ottomans d'Europe et d'une partie de l'Asie. Hanifa est à la fois le saint Paul et le saint Augustin des Islamites, et il a, chez eux, plus d'importance que n'en ont, chez nous, tous les Pères de l'Église réunis.

Malek-ebn-Ans fonda le rite *Malékite*, suivi par les fidèles d'Afrique. C'est de l'Espagne, théâtre de sa gloire, où son enseignement jeta le plus d'éclat, que ce rite envahit le Maghreb et toutes les parties de l'immense région désignée sous le nom de Nigritie.

Mohammed-ben-Edous-el-Châfy, né à Gaza et enterré au Caire, créa le rite *Châfite*, suivi par les

Égyptiens. Mais bien que les *Châfites* dominent en Égypte, les tribunaux se dirigent selon les préceptes du rite *Hanéfite*, suivi en Turquie, parce que le Grand-Cadi, séant au Caire, est envoyé tous les ans de Constantinople.

Hanbal, né à Méran, dans le Khoraçan, et fondateur du rite *Hanbélite*, a peu d'adeptes.

Donc, ainsi qu'on a pu le voir, d'après ce que nous venons de dire, toute la religion islamique est dans le Dogme, qui, n'ayant pu produire un Culte, s'est fait Culte lui-même.

L'*Idima-y-Ummeth*, ou recueil des décisions unanimes des Imams orthodoxes, est le troisième élément de jurisprudence après le Koran et la Sunna.

Le *Kyas*, ou recueil des décisions jurisprudentielles, dans les trois premiers siècles de l'Hégire, est le quatrième élément.

Chacun de ces quatre éléments a été, pour les *Mudjtéhids*, le sujet de recherches sérieuses sous le rapport philosophique, physiologique et historique ; mais comme ils les ont tous considérés sous des points de vue différents, il en est résulté une différence quelquefois assez frappante entre leurs systèmes.

Le *Hédaïa* d'Aboul-Haçan-el-Gkudouri, dont Abou-Bekr-el-Furgani a fait un célèbre commen-

taire (*), et le Précis de Jurisprudence musulmane, religieuse et civile de Sidi-Khalil (**), sont encore d'excellents guides dans les branches de la Loi.

La Loi, nous l'avons dit, est le véritable souverain en Islam, et fait partie de la Religion même. Mais pour bien s'édifier sur tout cela, il faut recourir, afin de juger du Dogme, au *Akaïd*, ou Catéchisme des Khalifes, rédigé par Omar-Nesséfy, né à Nekscheb l'an 461 de l'Hégire, sur les travaux antérieurs d'Abou-Mançour-Maturdy et d'Aboul-Haçan-Eskhary. Nesséfy est l'*astre de la Foi et de la Religion*. Il mourut regretté de tous, autant pour sa piété que pour sa doctrine, l'an 537 de l'Hégire, à Samarkand, où il fut enterré. Son livre est encore aujourd'hui l'invariable enseignement des écoles musulmanes.

Quant au culte et à la morale, ils sont renfermés dans un code spécial des Sultans, rédigé par Ibrahim-Haléby, appelé *Moulteka-el-Burh*, qui signifie le *confluent des mers*, qui, depuis Soliman, fait pleine autorité chez les Osmanlis, et à l'aide duquel Mourad-

(*) Hamilton en a donné une mauvaise traduction.

(**) Sidi-Khalil enseigna la jurisprudence, la tradition et la langue arabe au Caire, au huitième siècle de l'Hégire. Il s'éleva au premier rang des ulémas d'Egypte, et fut surnommé *Dia-el-Dyn* (l'éclat de la religion). Il était le professeur des *Malékites* dans l'école *El-Chélikounié*, qui est la plus grande école d'Egypte.

jea d'Ohsson a composé le *Tableau général de l'Empire Ottoman.*

Le *Akaïd*, d'Omar-Nesséfy, contient cinquante-huit articles, que le cadre que nous nous sommes prescrit ne nous permet pas de reproduire.

Le *Moulteka-el-Burh*, code liturgique d'Haléby, traite des purifications, lavages, ablutions, lotions, qui mettent le croyant en état de pureté légale ; de la prière, dont la plus agréable aux yeux de Dieu est le *Namaz ;* de la prière des militaires avant le combat ; de la prière funèbre, de la sépulture, de la circoncision, de l'aumône, du *Mewloud-el-Nébi*, du jeûne du *Ramadhan,* des deux *Baïram*, du pélerinage, et c'est là tout le rituel, tout le culte de l'Islam.

Quant à la morale, le *Moulteka* traite du travail, de la charité, de la pudeur, de la probité, des devoirs de la société, de la dime, de l'impôt territorial, de la capitation, des mines, de l'emploi des revenus publics, de la guerre, du butin légal, des captifs, des rebelles, des sujets tributaires, du mariage en général, des mariages illicites et nuls, de l'égalité du traitement du mari envers les femmes, des devoirs du mari envers les femmes, relativement à leur entretien, de la puissance maritale, de la répudiation en général, de la répudiation imparfaite, de la ré-

pudiation parfaite, du divorce opéré par le consentement des conjoints, de la séparation des époux pour cause d'impuissance, de l'état de retraite auquel la femme est tenue avant de convoler en seconde noces, de la légitimité des enfants, des droits de la maternité, des devoirs des parents envers les enfants et *vice versa*, de la puissance paternelle, de la majorité, des successions, des donations entre-vifs, des testaments, des droits du patron au lit des filles esclaves et de ses devoirs envers elles, de l'affranchissement absolu, des sociétés de commerce, des ventes en général, des ventes légales, illégales et blâmables, des assignations, du lucre illicite dans le commerce, des débiteurs et des faillis, des néophytes musulmans, des terres vaines et vagues, des eaux publiques et privées, du salaire des artisans, des ouvriers et des domestiques, du cautionnement, des devoirs d'un juge, du blasphême et des actes d'impiété, de l'apostasie, des crimes contre la chose publique, du meurtre, des blessures et des mutilations, de l'adultère et des peines correctionnelles.

Tel est le résumé du *Moulteka*, l'un des livres les plus importants de l'Islam.

CHAPITRE IV.

Le Namaz. — Le Mewloud-el-Nébi. — Le Ramadhan. — Les deux Baïram. — Le pélerinage de la Mecque. — Description de la Kaaba. — Le Paradis de Mahomet.

Je vais donner quelques détails sur la liturgie et le rituel des Islamites, qui sont fort bornés, et qui se composent du *Namaz*, du *Mewloud-el-Nébi*, des deux *Baïram* et du pélerinage de la Mecque.

Le *Namaz* se fait cinq fois par jour et se compose de douze *rikhats* obligatoires, savoir : deux au *fègre* (*), quatre au *dour* (**), quatre à l'*asr* (***),

(*) Lever du soleil.

(**) Midi.

(***) Trois heures de l'après-midi.

trois au *maghreb* (*), et quatre à l'*èche* (**). Le Muezzin annonce du haut du minaret chacun de ces moments.

Le général espagnol Badia, si célèbre sous le nom d'Ali-Bey, fait à ce propos cette réflexion judicieuse, à savoir que si un musulmam était transporté dans le Spitzberg ou le Groënland, où il est des époques pendant lesquelles le soleil ne monte pas à l'horizon et d'autres pendant lesquelles il ne se couche pas, comment s'y prendrait-il pour faire ses prières?

Le vendredi, jour sacré des Musulmans, le *Namaz* doit se faire à la mosquée. Ce jour-là, outre les cinq appels quotidiens, le Muezzin en fait un sixième, une demi-heure avant le *dour*, afin que les fidèles se rendent dans le temple pour y faire deux *rikhats* supplémentaires.

Cette prière publique du vendredi est tout l'office divin des Musulmans, avec le Mewloud-el-Nébi, le Ramadhan, les deux Baïram et le pélerinage de la Mecque.

Le Mewloud-el-Nébi se célèbre dans le mois de *Rabi-el-Ouel*. C'est l'anniversaire de la naissance du

(*) Coucher du soleil.

(**) Deux heures après le coucher du soleil.

Prophète. Nous avons assisté à la célébration de cette fête au Caire. Les Derviches, les Fakirs et les Santons en sont les principaux acteurs. Ils se réunissent sous des tentes et même en plein air, sur la place *Esbekyeh*, pour y faire le *Zikr*, qui consiste à agiter, sans relâche, la tête et le corps, et à se tenir par la main en prononçant le nom d'Allah, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés, haletants, écumants, dans un état de ravissement et d'extase qui rappelle les fureurs des Ménades, des Corybantes et des convulsionnaires de Saint-Médard. Le dernier jour de cette fête, qui dure une semaine, le chef des Derviches, le Cheyk-el-Bekry, descendant d'Abou-Bekr, accomplit la barbare cérémonie du *Doush*, dont voici la description :

Les Derviches, les Santons et les Fakirs, exaltés par le *Zikr*, l'opium et le hatchich, se prosternent la face contre terre, les bras croisés sur la tête, les uns à côté des autres.

Le Cheyk-el-Bekry sort alors de la mosquée, où il vient de faire le *Namaz*. Il est monté sur un cheval qu'il fait piaffer en marchant sur le corps des fanatiques prosternés dans la poussière. Il paraît que l'extase développe, chez ces stupides fanatiques — qui espèrent ainsi gagner les délices que Mahomet promet à ses élus — une surexcitation fébrile qui communique

aux organes une neutralisation qui supprime le sentiment de la douleur. Pendant que les uns se laissent ainsi broyer, d'autres s'enfoncent des kandjiars dans les cartilages du nez et dans la paume de la main; d'autres, encore, mâchent du verre et mangent des serpents, etc., etc.

Le Ramadhan, neuvième mois du calendrier musulman, est le carême des Mahométans (*).

Le jeûne — qui selon Mahomet est *une des portes de la religion* — est regardé par les Musulmans comme une obligation très-importante pour le salut de l'âme; aussi, le Ramadhan est-il consacré à un jeûne absolu de trente jours, pendant lequel, du lever au coucher du soleil, ils s'abstiennent de nourriture et de toute espèce de plaisirs sensuels. Mais, comme il est avec la pénitence des accommodements, les moins scrupuleux se dédommagent amplement, pendant les ténèbres, de la rigueur qu'ils observent dans le jour, et le Ramadhan est même devenu une époque de débauche : c'est le carnaval des Islamites.

(*) Le mot Ramadhan signifie *chaleur torride*, parce que ce mois tombait jadis pendant les fortes chaleurs de l'été. Mais depuis que les Musulmans calculent leur année d'après le cours de la lune, ce mois a parcouru, au bout de trente-trois ans, toutes les saisons de l'année, parce que les mois lunaires n'étant que de vingt-neuf jours douze heures, leur année a onze jours de moins que la nôtre.

Pendant la durée de ce carême, qui n'a d'excuse que dans le cas de voyage et de maladie, auquel cas on le réserve pour l'exécuter plus tard, on doit dire quarante-trois *rikhats*, après les quatre obligatoires de l'*èche*, et faire des prières facultatives consistant en lectures du Koran appelées *Amel*, qui signifie *exécution* ou *application*. Le quinzième jour du Ramadhan, le Sultan fait distribuer aux grands de la cour, par le Khas-oda-Bachi, second officier des eunuques blancs, des fioles d'eau, bénite par l'immersion d'un bout du manteau du Prophète.

La nuit du 26 au 27 est consacrée à célébrer la fête religieuse appelée *Leïlé-el-Kader* (la nuit de la puissance), parce que c'est dans cette nuit que, selon les traditions musulmanes, le destin et l'avenir de chaque créature sont fixés par Allah, et que le Koran est descendu du ciel. Les fidèles passent cette nuit-là à lire le Koran et à exécuter jusqu'à mille *rikhats*. Un seul exécuté pendant cette nuit-là rachète mille mois ou quatre-vingt trois ans de prières manquées.

Le jeûne du Ramadhan dure donc trente jours et se termine au premier Baïram ou petit Baïram, appelé aussi *Aïd-el-Fitr*, qui commence le premier de la lune de *Choual*. C'est la Pâque des Musul-

mans. Quoique cette fête ne soit canoniquement que d'un jour, le peuple lui en consacre trois, et toute la cérémonie religieuse consiste à aller, le premier jour seulement, faire la prière à la mosquée entre le *fègre* et le *dour*.

Le second Baïram, grand Baïram, Courbam Baïram, appelé aussi *Aïd-Addha* ou *Fêtes des Sacrifices*, se célèbre soixante-dix jours après le premier Baïram, c'est-à-dire, le 10 de la lune de *Zilhidje*, et dure quatre jours, en l'honneur du sacrifice d'Abraham.

Lorsque l'un ou l'autre Baïram se rencontre un vendredi, le Sultan se rend deux fois à la mosquée: le matin d'abord, suivi de sa cour, pour l'oraison pascale(*), et à midi, pour le *Namaz* hebdomadaire du jour sacré.

L'un des devoirs les plus importants d'un Musulman, c'est le pélerinage de la Mecque.

Trois grandes caravanes principales y conduisent les pélerins ou *hadjis :* celle de Damas, unie aux pélerins de Constantinople, celle du Caire et celle de Bagdad. Il en vient aussi de Bassora, du Soudan, etc., etc.

(*) L'oraison pascale, qui est d'obligation canonique, est une prière particulière consacrée au premier jour de chacun des deux Baïram.

En entrant sur le territoire sacré du Hedjaz, dans le *Beled-el-Haram*, les pélerins se dépouillent de leurs habits, revêtent leur tunique blanche nommée *ihram*, et attendent dans des *khans* ou caravensérails, le 8 du mois de *Zilhidje*, qui est le premier jour des fêtes du pélerinage.

Le 8 du mois de *Zilhidje*, les pélerins quittent la Mecque, après la prière du matin, sous la conduite de l'Imam, et se rendent à Mina, où ils passent la journée et la nuit à prier. Le 9, ils vont au mont Arafat, dont le nom signifie *reconnaissance*, parce que c'est là qu'Adam et Ève se retrouvèrent, à la suite de longues pérégrinations, après leur sortie de l'Eden. Le Mollah, qui préside cette seconde station, est à cheval et récite le *Telbyé*. Au moment où le soleil disparaît sous l'horizon, le Mollah, suivi des fidèles, part pour Meschar ou Mosdelifa, entre Mina et le mont Arafat, où chaque *hadji* ramasse sept petites pierres. Le 10, ils retournent à Mina, lieu où Abraham fit son sacrifice, et y tuent l'agneau pascal. Ce sacrifice, qui ouvre la fête du Courbam-Baïram, doit être fait avant le *dour*. Ils y séjournent jusqu'au 13 pour y prier, et après chaque prière ils vont jeter quelques-unes des petites pierres qu'ils ont ramassées à Meschar, contre un grand bloc de

granit, dans le but de conjurer *Eblis* ou *Cheytan* (*).

Voici pourquoi ils conjurent Eblis : Abraham, selon le Koran, était fils d'Azar, sculpteur d'un roi d'Egypte. Il épousa Sarah, qui était si belle que le roi s'en affola et qu'Abraham effrayé s'enfuit avec elle en Arabie. Après cela, la tradition musulmane est conforme à la Bible relativement à la stérilité de Sarah et à l'épisode d'Agar; mais elle diffère essentiellement sous le rapport du sacrifice d'Abraham; car, aux yeux des Arabes, Isaac est considéré comme non avenu et c'est Ismaël qui, chez eux, remplit le rôle que joue Isaac dans les traditions hébraïques. Je crois qu'il n'est pas inutile de parler ici de la légende arabe.

Cette légende dit que l'ange Gabriel apparut un jour à Abraham et lui ordonna de bâtir une maison à l'endroit où Agar, fugitive, avait trouvé une source bienfaisante; Abraham s'y rendit, mais comme ce lieu était désert et dénué de matériaux, le mont Arafat s'entr'ouvrit et laissa rouler les pierres de ses carrières jusqu'à la source, où le Patriarche construisit l'édifice qui fut appelé Kaaba ou *Beit-Allah* (**). L'édifice était complètement achevé lors-

(*) Le Diable.

(**) Maison de Dieu.

qu'une pierre, qui n'avait point été employée, se prit à geindre ; Abraham, touché de ses larmes, lui dit de se consoler, car elle serait un jour en bien plus grande vénération que les autres. En effet, cette pierre est la fameuse pierre noire, *Hagéra-al-assouad*, ou pierre céleste, qui avait déjà été employée à la première construction de la Kaaba bâtie par Adam et détruite par le déluge. C'était primitivement une hyacinthe blanche qui se pétrifia dans la suite et devint noire, parce qu'une femme adultère la toucha un jour, disent quelques légendes, tandis que d'autres affirment que c'est à cause des larmes abondantes que les péchés des hommes ont fait répandre à l'archange Gabriel, et qui en ont terni l'éclat.

La Kaaba se trouve au milieu de la grande mosquée de la Mecque, appelée *Mestjid-el-Haram*, qui a sept minarets, et dans laquelle on entre par dix-neuf portes.

La Kaaba est un petit édifice à base rectangulaire, haut de 80 pieds, long de 56 et large de 48, dans lequel on entre par une porte en argent massif, élevée de huit pieds au-dessus du sol, qui ne s'ouvre que onze fois par an. L'intérieur est enrichi de mosaïques arabes de différentes couleurs, et à hauteur d'homme commence un brocard d'or qui tapisse le

sanctuaire jusqu'au sommet. Sur la toiture, on voit l'*Altoun-Olouk*, ou gouttière d'or, placée entre l'angle de l'Irac et celui de l'Arabie. Les eaux qui tombent de cette gouttière sont réputées saintes. Au dehors, la Kaaba est recouverte du *kisveh*, tapis de soie noire couvert de versets du Koran, brodés en relief. La pierre noire est maçonnée dans le mur extérieur, à quelques pieds au-dessus du sol, et enchâssée dans des lames d'argent.

Autour de la Kaaba, et toujours dans la grande mosquée, il y a quatre chapelles consacrées chacune au culte particulier des quatre rites orthodoxes, desservies chacune par quatre Cheyks, douze Khatibs, quinze Imams, soixante Muezzins et cent Délils.

On voit aussi dans la cour de la mosquée le tombeau d'Agar, le puits miraculeux de Zemzem ou *Bir-Zemzem* (*), la Tribune réservée au prédicateur, appelée *Monbar*, et la maison d'un Juif, que l'on dut laisser subsister, lors de la construction du temple, parce qu'il ne voulut pas la céder, et dans laquelle on serre les lampes et les nattes nécessaires à la célébration du culte.

(*) La meilleure eau de la Mecque vient du mont Arafat à l'aide d'un aqueduc que fit construire la belle Zobéïde, l'épouse préférée d'Haroun-el-Reschid.

La mosquée est sous la direction du *Naïb-el-Haram*, qui garde les clefs de la Kaaba ; il a sous ses ordres le *Cheyk-Zemzem*, gardien du puits de Zemzem, l'Aga des *Tawachys* (*), qui font la police du temple, et les *Métowefs* (**), qui escortent et enseignent les prières aux pélerins.

La Mecque est gouvernée par un Chéryf, nommé par le Sultan, qui ne peut lui donner de successeur que parmi les membres de la famille du Prophète.

Tous ces détails incidents semblent nous avoir éloigné de notre sujet ; ils étaient cependant nécessaires. Nous allons maintenant raconter le sacrifice d'Abraham, cause principale du pélerinage, d'après les traditions musulmanes.

Quelques années après la construction de la Kaaba, l'ange Gabriel apparut à Abraham et lui ordonna de sacrifier son fils Ismaël. Abraham prit son fils, et se dirigea avec lui vers le mont Arafat. Eblis alla aussitôt trouver Agar, pour l'irriter contre la barbarie d'Abraham ; mais celle-ci se soumit à la volonté de Dieu et se débarrassa des tentations du malin en lui jetant des pierres. Celui-ci, voyant ses efforts infructueux vis-à-vis d'Agar, alla vers Ismaël, qu'il

(*) Eunuques.
(**) Guides.

excita à la révolte contre son père ; il ne fut pas plus heureux, et fut encore lapidé. Abraham lia alors Ismaël et se disposa à lui trancher la tête; mais le glaive ne mordit point : le Patriarche, surpris, en frappa un roc qui s'entr'ouvrit.

— Pourquoi, lui dit Abraham, ayant le tranchant assez fin pour couper une pierre, n'as-tu pas coupé la gorge à mon fils ?

— Parce que Dieu a voulu mettre ta Foi à l'épreuve. Délie ton fils et sacrifie ce bouc à sa place, répondit Gabriel, qui se montra au Prophète.

C'est en mémoire de ce sacrifice que les *hadjis* jettent des pierres, à Mina, à l'endroit où Eblis fut lapidé par Ismaël, et qu'ils immolent un agneau pascal.

Après le sacrifice, ils rentrent à la Mecque, font sept fois le tour de la Kaaba, baisent la pierre noire, boivent de l'eau du puits de *Zemzem*, emploient les trois jours du Baïram en fêtes, et le pélerinage est accompli, après qu'ils ont, cependant, fait leurs dévotions aux collines sacrées de Saffa et de Méroua.

Le quatrième jour après la fin du pélerinage, les *hadjis* doivent quitter la ville, car, y rester plus longtemps, c'est s'exposer à profaner par le péché un lieu sacré, où chaque faute est comptée au double.

Mahomet a donné une forme religieuse aux prescriptions hygiéniques, somptuaires, etc., etc. Il avait suivi, en cela, l'exemple de Moïse. Nous allons raconter la légende sur laquelle le Prophète a basé l'interdiction du vin à ses disciples.

La légende dit que Dieu envoya sur la terre les deux anges Haroth et Maroth, avec la mission de rendre la justice et la défense de boire du vin. Une femme très belle, qui avait un procès avec son mari, prit ces anges pour arbitres et les invita à dîner, afin de se concilier leur faveur. Elle leur offrit du vin, qu'ils refusèrent d'abord, et finirent cependant par en tant boire, sur les éloges qu'en fit la femme, qu'ils lui demandèrent la courtoisie. Elle y consentit, mais en stipulant, au préalable, que l'un lui indiquerait le chemin qui conduit au ciel, et l'autre celui par lequel on en revient. Les anges ne l'eurent pas plutôt dit, que la femme leur échappa, et alla droit au Paradis. Dieu, fort surpris, lui demanda comment elle avait fait pour y monter sans mourir. Elle lui répondit que c'était par l'avis des anges et pour la conservation de son honneur. Dieu en fit, alors, l'astre que nous nommons Vénus, et condamna les anges prévaricateurs à demeurer, jusqu'au jugement dernier, pendus par les pieds, à de grosses chaînes de

fer, dans la caverne de Bébid, près de Babylone.

Le Musulman qui suit rigoureusement tous les préceptes que nous venons d'indiquer, jouit, après sa mort, des félicités que Mahomet réserve aux élus de son Paradis.

Ce Paradis, ou *Gennah*, est une terre de musc, arrosée par l'Acawtar, qui prend sa source au pied de l'arbre Touba, l'arbre du Bonheur, sur lequel chante l'oiseau Simurg, aux ailes d'aigle et au corps de femme. Des fontaines, dont les grottes sont d'ambre gris et les bords d'aloès, murmurent sous des palmiers d'or. Sur les bords d'un lac quadrangulaire reposent mille coupes, faites d'étoiles, dont les âmes prédestinées se servent pour puiser l'onde sacrée. Les élus, assis sur des tapis de soie, mangent le globe de la terre, transformé par Allah en un merveilleux gâteau. Des eunuques et des houris aux yeux noirs leur servent dans des plats d'or le poisson Nun et les côtes du buffle Balam. L'ange Asrafil chante de beaux cantiques, les houris mêlent leurs voix à ses concerts, et les âmes des poètes vertueux, passées dans le corps de Simurg, accompagnent le chœur céleste, tandis que des cloches de cristal, suspendues aux palmiers d'or, sont mélodieusement agitées par des zéphirs sortis du trône de Dieu.

Tel est le Paradis brutal et matérialiste des Musulmans.

Ainsi donc, l'Islam fut autant une révolution littéraire qu'une réforme religieuse. Il signale, chez les Arabes, le passage du style versifié à la prose, de la poésie à l'éloquence.

Au septième siècle, la grande génération poétique qui nous a laissé les *Moallakas* s'en allait; alors, arriva Mahomet, avec la fascination d'un style plein de rhythme, quoique non versifié, qui charmait ses disciples. Ce fut là la supériorité réelle de Mahomet, car l'Islam n'a ni cette hauteur de spiritualité des religions indo-germaniques, ni cette eurhythmie et cette perfection plastique que la Grèce a légué aux races néo-latines. C'est une œuvre rationnelle, rectiligne, que le Schiisme persan a plié aux caprices étincelants de ses tendances mythologiques et mystiques.

L'Islam, arabe par son origine, est persan (*) et turc par son développement. Ce n'est pas l'éveil du génie arabe, c'est, au contraire, sa dernière expression, son évolution suprême; car, quelques années après la mort du Prophète, l'Arabie est humiliée, dépassée

(*) L'Islam, rationel chez les Arabes, devient idéaliste chez les Persans, nation indo-germanique. Le *Hyat-el-Koloub*, recueil des traditions Schiites, en fait foi.

par les provinces conquises : elle disparaît pour toujours de la scène du monde ; et pendant que sa langue et sa religion envahissent l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe, elle reprend sa vie comme au temps de Job et d'Ismaël.

CHAPITRE V.

Prosélytisme musulman. — Grandeur et décadence du Khalifat. — Les Padischahs ou Sultans Ottomans héritent de la puissance spirituelle des Khalifes.

Mahomet, maître de Médine, capitale de sa puissance naissante, confiait toujours, en son absence, la défense de cette ville à ses principaux disciples, sous les titres de *Khalife* et de *Kaïmakam*, l'un religieux, l'autre politique, pour y exercer à la fois les fonctions du sacerdoce et les droits du pouvoir suprême.

A sa mort, il autorisa Abou-Bekr à s'acquitter en son nom, et sous le titre de Khalife, de ces fonctions. Ce choix fut ratifié par les *Assahbs*, qui le nommèrent, d'une voix unanime, premier Vicaire de

l'Envoyé de Dieu : *Khalifah Rassoul Allah.* Son règne dura deux ans et demi, pendant lesquels ses lieutenants Khaled, que Mahomet avait surnommé *l'Epée de Dieu,* Abou-Obeïda et Amrou, firent des conquêtes rapides dans l'Irak et la Syrie. Abou-Bekr expira de phtysie, à Médine, le jour même où Khaled s'emparait de Damas.

Omar lui succéda sans contestation et garda le pouvoir pendant dix ans. Il battit les Persans à la bataille de Néhavend, chassa les Grecs de la Cilicie et de la Pamphilie, leur enleva la Syrie et une partie de l'Egypte (*) avec Alexandrie, dont il ne brûla pas la fameuse bibliothèque, comme on l'en a faussement accusé, car Ferdouçy dit, dans le *Châh-Nameh*, qu'Omar(**) « répandit la vraie croyance sur la terre, » et ordonna le monde comme un jardin au prin- » temps. » Il fut assassiné par un persan, nommé Firouz.

Omar, en mourant, chargea six de ses compagnons les plus considérables d'élire son successeur

(*) La conquête de l'Egypte fut facilitée aux Khalifes par Makaukas, prince des Coptes, qui était las de la domination des empereurs de Constantinople.

(**) Omar avait pris le titre d'*Emir-el-Moumenin* qui signifie *commandant des fidèles,* d'où l'on a fait par corruption : *Miramolin*, titre qui fut usurpé par une foule de princes musulmans.

parmi eux. Ces six compagnons étaient Ali, Othman, neveu d'Abou-Sofian et ancien secrétaire de Mahomet, Saïd, Abd-el-Rahman, Thaléhah et Zobéïr. Abd-el-Rahman renonça à son droit, à condition qu'il nommerait le Khalife. Tous acceptèrent la proposition, excepté Ali, qui fondait son droit sur la proximité du sang (*), et Othman fut nommé au préjudice d'Ali, qui aurait été élu, s'il eût voulu se soumettre au Koran et à la Tradition. Ce fut là la source des grandes luttes des Schiites et des Sunnites.

Othman, l'*élu*, le *modeste*, le *croyant*, fut donc préféré à Ali, qui, manquant le Khalifat pour la troisième fois, alla dévorer son chagrin, dans une solitude, sur les frontières de la Perse.

Ce fut sous le règne d'Othman que les Arabes s'emparèrent du Khoraçan avec ses principales villes : Balk, Thous, Hérat et Nischabour. Othman avait apporté au pouvoir un esprit médiocre et rempli de faiblesse ; aussi, la révolte ne tarda pas à être prêchée ouvertement à Koufah, à Bassora, sur les bords du Nil; et bientôt les mécontents, partant de ces divers points, arrivèrent à Médine escortés de tous les désordres et de tous les excès qu'enfante l'anarchie.

(*) Mahomet disait : Moi, je suis la ville de la connaissance de Dieu ; Ali en est la porte.

Othman fut assiégé pendant trois mois dans son palais. Ali, toujours généreux et chevaleresque, vint l'y secourir; mais il ne put l'empêcher d'être tué par les révoltés.

Ainsi mourut Othman, qui fit publier le Koran tel qu'il était dans l'original qu'Abou-Bekr avait confié à Neffissa, une des veuves de Mahomet, et qui fit supprimer toutes les copies qui se trouvèrent différentes de ce premier original.

La mort d'Othman fut le signal d'une lutte épique et sauvage qui s'annonçait déjà par de sourds frémissements. Le gouverneur de Syrie, Moawiah — fils d'Abou-Sofian, arrière-petit-fils d'Ommiah, parent d'Haschem, aïeul du Prophète — Moawiah, homme d'énergie et d'ambition, fit soulever la Syrie, et accusa Ali, qui venait d'être nommé Khalife à Médine, d'avoir fait assassiner Othman, dont il fit étaler la tunique ensanglantée sur la chaire de la grande mosquée de Damas.

Du côté d'Ali se groupèrent ceux qui avaient conservé le zèle religieux et le désintéressement des premiers temps. Du côté de Moawiah, au contraire, accoururent les ambitieux. Les Khoreïchites, ivres d'une ambition que Mahomet avait longtemps comprimée, profitèrent de ces désordres pour accuser hau-

tement leurs prétentions à l'autorité souveraine. Tellah, Zobéïr et Aïcha, qui haïssaient Ali, s'emparèrent de Bassora. Ali partit aussitôt de Médine, et, avec l'aide des habitants de Koufah, reprit Bassora, tua Tellah et Zobéïr et fit Aïcha prisonnière. Mais espérant ramener les esprits par la douceur, il commit la faute de ne pas marcher sur la Syrie, foyer principal de la révolte. Ce n'est qu'un an après, le 28 juillet 656, qu'il livra à Moawiah la bataille de Saffeïn. La victoire était incertaine : Ali proposa à Moawiah de vider le différend par un combat singulier. Ce dernier refusa, et offrit de s'en remettre à la décision de deux arbitres. Ali prit Abou-Mouça-el-Ascari, et Moawiah choisit Amrou-ebn-el-As. C'était une faute de la part d'Ali, car, en soumettant ses droits à l'arbitrage des hommes, il leur enlevait leur caractère sacré, et par cela seul les rendait contestables à l'avenir. Il se soumit donc à cet arbitrage, et Amrou fit pencher, par ruse, la balance en faveur de Moawiah.

Ali (*) se retira à Koufah, dans l'Irak, où il se consuma en vains efforts contre l'usurpateur : l'anarchie

(*) Abou-Bekr, Omar, Othman, Ali, sont désignés sous le nom de *Khalifah-al-Raschedoun*, Khalifes de la ligne droite ; mais les Schiites ne reconnaissent pas les trois premiers comme légitimes.

fut à son comble. C'est alors que trois musulmans, de la secte des *Karidjis* (*), résolurent de poignarder à la fois Ali, Moawiah et Amrou, les trois brandons de la guerre civile. Ils partirent pour Koufah, Damas et Alexandrie où se trouvaient les trois chefs. Amrou, alors malade, ne fut point atteint, Moawiah ne fut que blessé, et Ali, seul, fut mortellement atteint dans la mosquée, au milieu de la prière publique.

Ainsi mourut *Ali-Assad-Allah-el-Galeb* (**), la fleur et le prototype des chevaliers arabes. Il laissa deux fils, dont les deux aînés étaient Haçan et Huçeïn, *la lampe de la vie d'Ali*. Grâce aux intrigues de Moawiah, Haçan, le plus âgé, renonça volontairement à la succession de son père et se retira à Médine, dans une humble cellule, auprès du tombeau de son grand-père, où il mourut empoisonné par sa femme Jada, que Yézid, fils et successeur de Moawiah, avait séduite.

Huçeïn, devenu chef de famille, voulut soutenir ses

(*) Les Karidjis enseignaient que tout péché rend infidèle, et qu'on peut légitimement se soulever contre l'Imam et combattre contre lui. Une autre secte s'éleva à peu près à la même époque, c'est celle des Motazales, qui soutenaient que Dieu n'est point le créateur du mal, et qu'il ne sera point vu par les hommes dans l'autre vie. Le nom de *Kadris*, qui désigne leur croyance au libre arbitre, leur est demeuré, comme on peut le voir dans un passage du *Tarifat*, cité par Sylvestre de Sacy.

(**) *Le Lion de Dieu toujours victorieux.*

droits contre Yézid. Des amis imprudents lui persuadèrent qu'il n'avait qu'à se montrer pour qu'un soulèvement général éclatât en sa faveur. Il quitta Médine et s'aventura, avec quelques serviteurs et sa sœur Fatime, entre l'Irak et Koufah, centre de ses opérations ; mais il se trouva enveloppé, par un corps de partisans de Yézid, dans les plaines de Kerbelah, à Hilla, où, après une lutte héroïque, il périt dans les bras de Fatime, criblé de blessures.

La lutte des Yézidis et des Alides est remplie d'épisodes touchants et mélancoliques. Un jour, la jeune Sukaïna, épuisée de soif, alla trouver son oncle Abbas-Ali, frère d'Huceïn, et le pria d'aller au fleuve Alcama, sur les bords duquel les ennemis étaient campés, lui remplir une outre de cuir. Abbas-Ali s'y rendit, malgré la difficulté de l'expédition. Il revenait avec son butin, lorsqu'un ennemi lui abattit la main droite ; l'héroïque Alide mit son outre sur l'épaule gauche ; un second coup porté par un autre soldat, abattit l'autre main. Alors, saisissant les courroies de l'outre avec les dents, Abbas-Ali poursuivit sa route, et il approchait de la tente des femmes, lorsqu'une flèche atteignit l'outre elle-même : en un instant l'eau fut répandue, et le fils d'Ali expira dans les bras d'Huceïn et de Sukaïna.

Alors, Ali ceignit le glaive *Zufalgar*, l'épée de son père Ali, monta sur *Zuljanah*, sa cavale chérie, embrassa ses femmes et marcha aux ennemis. Il leur demanda de l'eau, mais ils lui répondirent en tirant l'épée. Le premier qui s'avança fut Yézid de Batha; Huçeïn, le coupa en deux, s'élança vers l'Euphrate et s'y désaltéra. Alors, Haïz lui décocha une flèche qui pénétra par la gorge et sortit par la nuque. Sa tête bénie fut séparée de son saint corps, et son âme pure s'envola dans les bosquets de Rizevan. Sa tête fut portée à Damas, où Yézid la frappa lâchement au visage. Son tombeau est à *Kerbelah*, dans un lieu nommé *Mescheed Huçeïn*, et est en très-grande vénération auprès des Schiites, qui célèbrent l'anniversaire de sa naissance dans le mois de *Rabi-el-Adher* (*), et celle de sa mort dans celui de *Moharem* (**).

Les Alides ne reconnurent jamais l'autorité des Ommiades, ou descendants de Moawiah de la famille d'Ommiah, et formèrent le schisme du Schiisme, d'où sortirent les sectes hétérodoxes des Ismaëliens, des Carmathes, des Assassins, des Druzes, des Wahabites, etc., etc.

(*) Avril.
(**) Janvier.

Les Schiites admettent une succession de douze Imams, légitimes descendants d'Ali, qui est, à leurs yeux, le seul immédiat et nécessaire héritier de Mahomet. Ces douze Imams sont :

Ali.
Haçan.
Huçeïn.
Ali-ben-Huçeïn.
Mohammed-Bakr.
Giafar-el-Sadik.
Mouça.
Ali-Riza.
Abou-Giafar-Mohammed.
Ali-Askéri.
Haçan-Askéri.
Obeïd-Allah-Mehdi.

Obeïd-Allah-Mehdi, secondé par les Ismaëliens, fut le fondateur des Khalifes Fatimites, qui eurent quatorze princes, dont les trois premiers régnèrent à Mahadie, Kaïrouan, Sedjemèsse, dans l'Afrique septentrionale, et les autres en Egypte.

Ces Khalifes Fatimites sont :

Obeïd-Allah-Mehdi.
Caïm.
Mançour.

Moëz.
Aziz.
Hakem.
Dhaher.
Mostanser.
Mastaali.
Amar.
Hafedh.
Dhafer.
Faïez.
Adhed.

Ce dernier fut détrôné par Salah-Eddyn, si connu parmi les classiques sous le nom de Saladin.

Les Ommiades se rendirent donc maîtres de Damas et furent reconnus comme Khalifes légitimes par les Sunnites. Mais ils furent toujours exécrés des vrais croyants, qui les considéraient comme des usurpateurs; car Moawiah, homme de génie et d'intrigue, avait dépouillé l'Arabie de son titre de métropole au bénéfice de la Syrie, et n'avait pu se faire accepter que par son génie et en rendant l'unité à l'empire.

A sa mort, les Karidjis, les Azarakites, les Alides se révoltèrent, et pendant que Yézid les combattait, Abdallah-ben-Zobéïr, profitant du désastre de Ker-

belah, où périt le malheureux Huçeïn, se fit proclamer Khalife à Médine et à la Mecque, et réussit à grouper sous sa domination une partie de la Perse, de l'Egypte et l'Arabie tout entière. L'Empire se trouva donc divisé de nouveau : au nord, sous la puissance du fils de Moawiah ; au sud, sous celle de celui de Zobéïr.

Abdallah conserva son pouvoir sous le règne des Ommiades Yézid, Moawiah II et Merwan ; mais Abd-el-Malek marcha contre lui, le battit à Maskem et tout rentra dans le devoir.

Sous Abd-el-Malek — surnommé *Rask-el-Hagérat* (*), parce qu'il était extrêmement avare, et *Abou-el-Zébal*, à cause de son haleine si puante qu'il faisait mourir les mouches qui s'arrêtaient sur ses lèvres — ses généraux franchirent l'Oxus, occupèrent Bokhara, Samarkand, Kasghar, et même les frontières de la Chine.

Sous le Khalife Walid, son gouverneur en Afrique, Mouça-ben-Noçaïr, résolut de faire la conquête de l'Espagne. Il y envoya le Berbère Tarik, qui y fit de rapides progrès, et les Arabes ne furent arrêtés dans leurs triomphes fabuleux que par Charles-Martel, dans les plaines de Tours.

(*) *La sueur de la pierre.*

Ainsi donc, tandis que l'*hedjadi* Cotaïbah portait les limites de l'empire des Khalifes jusqu'aux bords de l'Indus, et Tarik jusqu'aux pieds des Pyrénées, Walid en recueillait toute la gloire sans quitter Damas.

Jamais époque ne fut plus favorable aux conquêtes que celle où parurent les Arabes-Musulmans, avec leur enthousiasme fougueux et leur véhémence de sentiment. Tous les pays qui les entouraient étaient agités par des querelles intestines, depuis le Bosphore, où les Grecs Byzantins s'énervaient dans la controverse, jusqu'aux Persans, et même jusqu'à la presqu'île du Gange.

La conquête fut donc facile aux Ommiades; mais ils furent, malgré le prestige de leurs triomphes et de leur gloire, toujours haïs des vrais croyants. Aboul-Abbas, frère d'Abdallah, oncle du Prophète, exploita cette haine pour détrôner les Ommiades et s'emparer du pouvoir. Il capta la confiance des Alides, ardents ennemis des Ommiades, et détermina leur chef, l'Imam Ibrahim-ebn-Mohammed, qu'ils tenaient captif et qui mourut bientôt après sans postérité, à lui léguer ses titres à la dignité souveraine, et ajouta ainsi le Droit à la Force qu'il possédait déjà. Dès lors, il leva l'étendard de la révolte dans l'Irak et l'Arabie,

se fit déclarer Khalife à Koufah, battit le Khalife Merwan, qui mourut dans la lutte, l'an 134 de l'Hégire, et mit fin à la dynastie des Ommiades, qui avait duré quatre-vingt-dix ans.

Voici le tableau de la dynastie des Khalifes Ommiades :

Moawiah - ben - Abou - Sofian.
Yezid.
Moawiah II.
Merwan.
Abd-el-Malek.
Walid.
Suleïman.
Omar.
Yezid II.
Hescham.
Walid II.
Yezid III.
Ibrahim.
Merwan II.

Aboul-Abbas-el-Saffah — Aboul-Abbas-le-Bourreau — fit exterminer tous les membres de la famille des Ommiades, après la victoire. Abd-el-Rahman, plus connu sous le nom d'Abdérame, échappé seul au massacre, se sauva en Egypte, dans les Syrtes, et finit par arriver en Espagne, où il fut accueilli par les Arabes qui y étaient depuis Walid. Les populations musulmanes chassèrent leur gouverneur Joussouf, qui avait accepté la domination récente des Abbassides dans la personne d'Aboul-Abbas, et reconnurent Abdérame comme leur légitime Khalife.

Abdérame fonda donc à Cordoue la dynastie des Khalifes Ommiades d'Occident, qui eut vingt-deux princes depuis son fondateur, en 755, jusqu'à Jalmar-ben-Mohammed, qui fut le dernier, en 1027.

Des ruines du Khalifat de Cordoue s'élevèrent les royaumes arabes éphémères de Tolède, de Saragosse, de Valence, de Séville, de Murcie et celui de Grenade, qui succéda à ces quatre derniers, en 1236, avec Mohammed-el-Hamar, et eut dix-neuf rois; le dernier, Abou-Abdallah, si célèbre sous le nom de Boabdil, fut chassé par Ferdinand et Isabelle, en 1492.

Les Alides, qui avaient soutenu les Abassides, ayant voulu plus tard faire reparaître leurs prétentions personnelles, furent réduits à l'impuissance; les Abbassides jouirent seuls du pouvoir suprême et s'établirent à Bagdad, qui fut fondée par Abou-Djafar-el-Mançour, fils d'Aboul-Abbas, mort en 136 de l'Hégire, à Anber, premier siége de la puissance khalifale des Abbassides.

Les Khalifes, en qualité d'Imams, entonnaient le *Namaz* public des vendredis et prononçaient la *Khotbah*, espèce de sermon ou de prône, du haut de la *Macsourah* (*). Ils allaient à la mosquée mon-

(*) Tribune.

tés sur des mules, et les Sultans Seldjoucides, quoique maîtres de Bagdad, leur tenaient l'étrier. Il y avait à la fenêtre de leur palais une pièce de velours noir, appelée la *Manche du Khalife*, qui pendait sur la place, et que tous les grands venaient baiser en frappant le seuil de la porte avec leur front.

Il y a eu trente-sept Khalifes Abbassides. Mostassem fut le dernier, en 1258. Le Khalifat avait duré 626 ans, depuis la mort de Mahomet, et était demeuré 508 ans aux mains des fils d'Abbas. Un de leurs rejetons alla chercher un asile en Égypte, où le Sultan Bibars le fit proclamer Khalife. Ses fils héritèrent de ce titre illusoire, et, comme leur père, restèrent en Égypte sans pouvoir et sans influence. Cette ombre de souveraineté subsista jusqu'à la conquête de l'Egypte par les Turcs. Leurs Sultans s'emparèrèrent de la puissance sacerdotale des Khalifes et la conservent encore. En effet, aujourd'hui, le Sultan, ou Padischah, ou Imam, est le chef suprême de l'Islam, et prime tous les autres Imams.

Imam est le titre dogmatique et légal du Padischah de Constantinople ; Sultan est devenu celui du public et de l'histoire. L'Imamat du Sultan est un article de Foi. Le Grand-Vizir le représente sur tous les points de son Imamat ; le Mouphty, ou

Cheyk-ul-Islam, qui est un Uléma-Muderris, le supplée dans la prérogative spirituelle et a juridiction sur la magistrature, le professorat et le collége des Ulémas.

Les Islamites, comme on a déjà pu le voir, se divisent en *Sunnites* et en *Schiites* (*). Les Turcs sont Sunnites et les Persans Schiites. Les Sunnites se considèrent comme orthodoxes et qualifient les Schiites de schismatiques. Cette scission a commencé, l'an 363 de l'Hégire, sous le Khalifat de l'Abbasside Mothi. C'est alors que les Schiites se rangèrent du parti de la race des Sultans Boveïhides, que les Sunnites prirent celui des Turcs, qui étaient alors tout-puissants à la cour des Khalifes, et ce furent, enfin, les dissensions de ces deux partis qui amenèrent la ruine de Bagdad et du Khalifat.

Les Islamites se divisent aussi en *Chéryati* et en *Hakikati*, selon qu'ils observent le *Chéryat* ou le *Hakikat* de l'*Islam*. Les *Chéryati* sont ceux qui suivent la lettre de la Religion et de la Loi ; les *Haki-*

(*) *Schiite* vient du mot arabe *Schiah*, qui signifie *troupe, parti, faction*. C'est le nom que les *Sunnites* donnent aux partisans d'Ali. Ceux-ci n'acceptent pas ce nom, qu'ils regardent comme injurieux, et prennent celui de *Al-Adéliat*, c'est-à-dire, la *Secte des Justes*. Ali avait voulu que la Religion fût toujours d'accord avec la Raison et qu'elle s'appuyât sur l'étude de la Nature. Le Schiisme glorifie l'individualisme et tue la vie sociale. C'est ce qui explique l'infériorité nationale des Persans sur les Turcs.

kati, ceux qui ne reconnaissent pas les pratiques religieuses ou rituel ordinaire. Les *Chéryati* sont généralement *Sunnites* et les *Hakikati* plus particulièrement *Schiites*.

Les *Chéryati* et les *Sunnites* reconnaissent l'Imamat du Sultan et l'autorité du Cheyk-ul-Islam, qui le représente dans la prérogative spirituelle.

Les Ulémas sont le produit de la civilisation arabe. Le Mouphty l'est de la civilisation turque, car le dogme n'en parle point.

Le mot *Uléma* signifie *lettré*. Ceux qui ont appris le Koran, les canons et les prières publiques, dans les *Mektabis* et les *Médréssés*, en savent assez pour être ministres du culte. Ils deviennent Imams et s'arrêtent à la mosquée parce qu'ils sont incapables d'aller plus loin. D'autres continuent les études élémentaires des simples Ulémas du culte et acquièrent le titre de *Mulazims*, qui signifie *préparés*, et deviennent *Cadis* ou *Naibs*, c'est-à-dire, juges du quatrième et cinquième ordre; tandis que les plus intelligents, après avoir acquis le titre de *Mulazims*, étudient encore dans des *Médréssés* spéciaux et deviennent *Muderris*, ou professeurs. C'est dans leurs rangs qu'on choisit les *Mollas*, ou juges des trois premiers ordres.

D'après ce que nous venons de dire, on ne doit pas confondre, comme on le fait trop souvent, les *Ulémas-Imams* avec les *Ulémas-Muderris*, ceux du culte avec ceux de l'enseignement. Les *Ulémas-Imams* desservent les mosquées aux mêmes titres, identiquement et sous les noms de *Muezzins*, *Caïms* et *Naïbs*, c'est-à-dire, chanteurs, prieurs et gardiens.

L'*Uléma-Muderris*, lui, n'a pas de rapports avec les mosquées ; il n'a pas le culte, qu'il laisse aux Imams, que l'on pourrait assimiler à nos curés. Toute son influence tient à ce que dans la nuit et le silence qui règnent sur l'Islam, lui seul peut en faire jaillir la lumière, par ses talents et son instruction, comme jadis nos docteurs de la Sorbonne et du collége de France.

L'étude du Koran conduit, comme on vient de le voir, à devenir *Sophta*, ou élève en droit, puis *Mulazim*, c'est-à-dire, préparé à subir deux examens, l'un pour devenir *Cadi* ou *Naïb* et en rester là, et l'autre pour acquérir le grade de *Muderris*, qui conduit aux plus hautes dignités du *Mollaïsme* dont voici la hiérarchie :

Le Cheyk-ul-Islam ;

Le Kasi-Asker de Roumélie ;

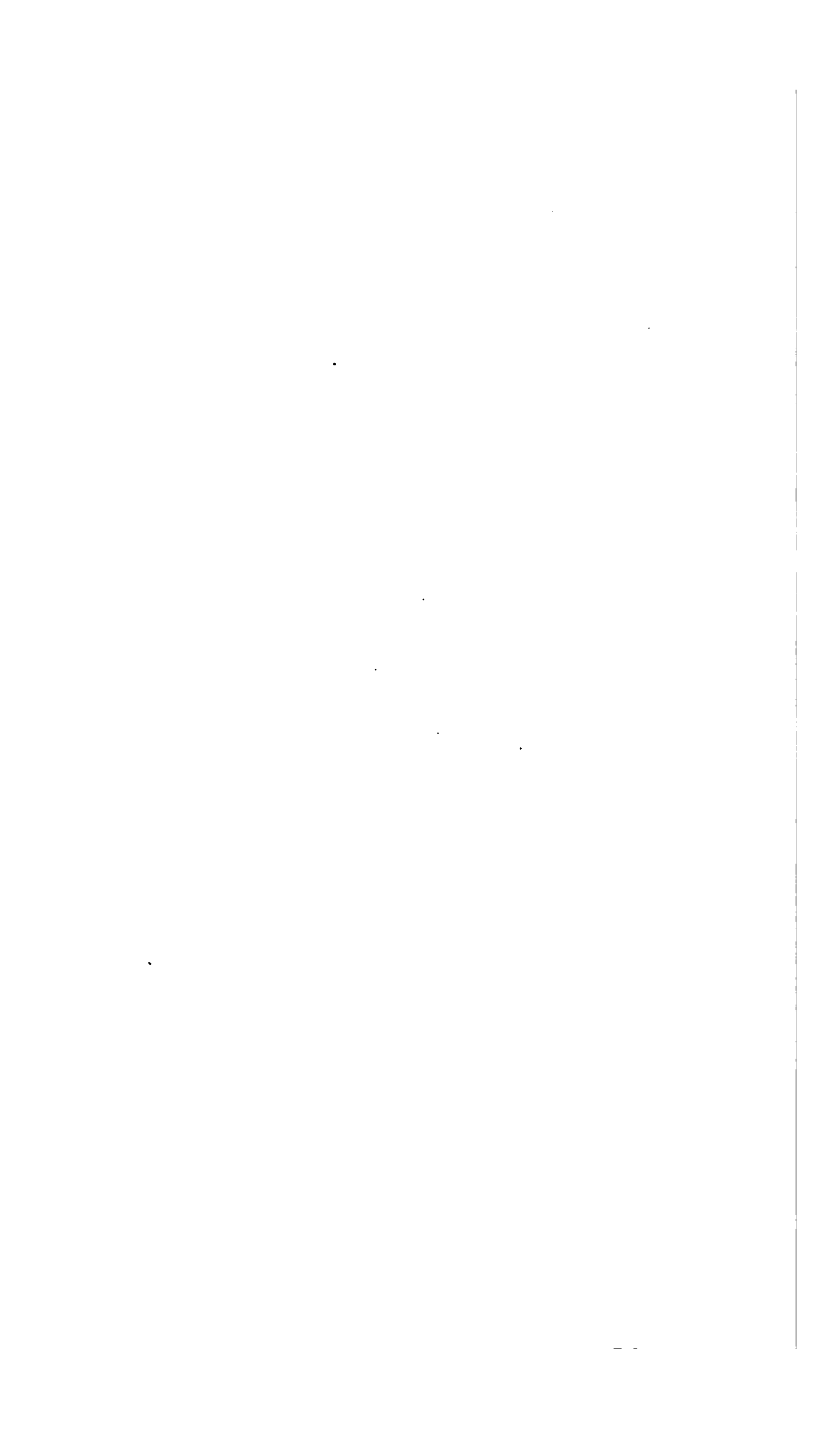
Le Kasi-Asker d'Anatolie ;

Le Cadi de Stamboul ou Constantinople ;

Les Mollas de la Mecque et de Médine ;

Les Mollas de Brousse, d'Andrinople, de Damas, du Caire ;

Les Mollas d'Eyoub, de Galata, de Salonique, de Jérusalem, d'Alep, de Smyrne, etc., etc.



CHAPITRE VI.

Nomenclature des principales dynasties musulmanes qui se sont élevées sur les ruines du Khalifat, en Asie, en Afrique et en Europe.

Le vaste empire des Khalifes, qui s'étendait des Pyrénées à l'Himalaya, s'était agrandi avec une trop grande rapidité, relativement à sa base réelle, et perdit de son prestige en se multipliant. Les Vicaires du Prophète, enivrés de leur grandeur, se livrèrent à la mollesse, au luxe, et confièrent leur garde à des milices étrangères qui les dominèrent aisément.

Les règnes d'Haroun-el-Reschid et d'El-Mamoun, sont les points culminants du Khalifat. Mais le règne

brillant d'Haroun-el-Reschid fut taché par le massacre des Barmécides, famille dont la puissance avait commencé sous Aboul-Abbas, en la personne de Khaled, et finit en celle de Djafar, massacré avec tous les siens par ordre d'Haroun.

Le luxe des Khalifes était si effréné, que Motassim avait sept cents femmes et trois cents eunuques. Aussi, l'heure de la décadence de tarda pas à sonner : elle était complète sous Moktader, le dix-huitième Abbasside, qui fut assassiné sur la place *Châmassi* (*), et sous son frère Caher, qui fut déposé, et qui allait tous les vendredis demander l'aumône à la porte de la grande Mosquée de Bagdad. C'est alors que commença la puissance des *Emirs-el-Omrah*, espèce de Maires du Palais, qui déposaient les Khalifes à leur gré. Depuis ce temps, les Vicaires du Prophète menèrent une existence avilie et à la

(*) Caher ayant voulu détrôner Moktader, celui-ci l'avait mis en prison. Caher soudoya un Barbaresque, qui donna un coup de pique dans la poitrine du Khalife, au milieu d'une joûte. Après cela, l'assassin courut à toute bride vers la prison pour délivrer Caher ; mais il rencontra sur sa route un âne chargé d'épines, son cheval s'ombragea et le jeta contre la boutique d'un boucher, dont un des crochets le prit par-dessous le menton et le tint suspendu pendant que le cheval se dérobait sous lui. Les gens du Khalife Moktader, qui le suivaient de près, prirent les épines, y mirent le feu et brûlèrent le coupable dont le supplice suivit l'attentat. Moktader mourut des suites de la blessure et Caher lui succéda.

merci des Boveïhides, des Seldjoucides, etc., etc., jusqu'à ce qu'Houlagou anéantit le Khalifat.

Voici la nomenclature de la dynastie des Abassides :

Aboul-Abbas.
Abou-Djafar-al-Mançour.
El-Mahadi.
El-Hadi.
Haroun-el-Reschid.
El-Hamin.
El-Mamoun.
Motassem.
Watek.
Motawakil.
Montasser.
Mostaïn.
Motaz.
Mohtadi.
Motamed-Billah (*).
Motadhed-Billah.
Moktafy.
Moktader.
Caher.
Radhy.
Moktafy.
Mostakfy.
Mothy.
Thaï.
Caher-Billah.
Caïm-Biamr-Illah (**).
Moktady.
Mostader.
Mostarched.
Reschid.
Mottaki.
Mostandjed.
Mostady.
Nasser.
Daher.
Motanser.
Mostassem.

(*) Billah signifie : conservé, protégé par la grâce de Dieu.
(**) Biamr-Illah signifie : par l'ordre de Dieu.

L'étendard de la révolte contre le Khalifat fut d'abord arboré dans la Transoxiane, que les Arabes nomment Mavaralnahar, et, de là, s'étendit dans toute la Perse (*). Une foule d'États indépendants surgirent alors ; et les usurpateurs, restreints dans des limites exiguës, s'entrechoquèrent et se ruèrent les uns sur les autres.

La dynastie des Tahérites fut la première qui arracha un lambeau de la puissance Khalifale. Elle fut fondée par Taher, l'an 205 de l'Hégire. Le dernier Sultan de cette dynastie, Mohammed, céda son trône et sa couronne à Yakoub, fils de Leïth-el-Soffar, Leïht-le-Chaudronnier, fondateur de la dynastie des Soffarides, qui dura trente-quatre ans. Les Samanides, au nombre de neuf souverains, succédèrent aux Soffarides, de 261 à 388.

Vers l'an 313, Vaschoudan fonda, dans la province

(*) La Perse, le pays des divines féeries, la patrie des *Divs*, dont les Nérés sont les mâles et les Péris les femelles, le berceau du magisme, des Guèbres et des Parsis, la Perse a été gouvernée par les dynasties des Pischdadiens, des Kaïaniens ou Achéménides, des Archagounik ou Arsacides, des Sassanides ou Khosroës, qui furent chassés par les Arabes. Tchinghiz-Khan et Timour-Lenk la ravagèrent. Ismaël-Sofi fonda, en 1516, la dynastie des Sévéfis ou Sofis, Arabes d'origine et descendants d'Ali. Thamas-Kouli-Khan, connu aussi sous le nom de Nadir-Châh, s'en empara vers le milieu du siècle dernier, et le Kurde Aga-Mohammed-Khan fonda, en 1794, la dynastie qui règne aujourd'hui.

persane de Deïlem, sur les bords de la mer Caspienne, la dynastie des Deïlemites. Elle eut sept rois et fut détruite par Mardavige, qui hérita de leur puissance.

Ali, surnommé Amad-el-Doulat (le soutien de la Religion) fils de Boveïh, pêcheur du Deïlem, fonda la dynastie des Boveïhides, en 321, dans la Perse occidentale.

Les Hamadanites régnèrent à Mossoul, Mardin, Halep, etc., etc.

Les Gahznévides jetèrent un grand éclat en Perse, en Khoraçan et dans l'Inde, de 387 à 545 de l'Hégire, et eurent quatorze princes.

La dynastie des Gaurides fut érigée sur les ruines de celle des Gahznévides, en 545, par Ala-Eddyn-Huçeïn-Gihansouz, dont le nom signifie *Celui qui a mis le monde en feu*. Elle dura soixante-quatre ans, eut cinq sultans et fut détruite par les Kharizmiens, qui avaient été fondés par Cothb-Eddyn-Mohammed-Bous-Téghin-Gurgeh, en 491, et qui eurent neuf Sultans.

Il s'éleva aussi en Perse quatre dynasties, connues sous le nom de dynasties des Atabeks (*). Ces

(*) Atabek signifie *père du prince*.

Atabeks, primitivement simples gouverneurs dépendants des Seldjoucides, dont nous parlerons tout-à-l'heure, finirent par s'indépendantiser, grâce à la faiblesse de leurs suzerains.

Les quatre dynasties des Atabeks sont celles de l'Irak, de l'Aderbeïdjan, du Faristan et du Laristan.

La dynastie des Atabeks de l'Irak eut neuf princes. Le premier, Omar-Eddyn-Zenghi, fut nommé gouverneur de Bagdad, en 521, par le Sultan Seldjoucide Mahmoud, petit-fils de Mélik-Châh. Il fit d'autres conquêtes, parmi lesquelles celle de la Syrie, et fut père de Nour-Eddyn, sous lequel le Kurde Salah-Eddyn-Joussouf, profitant de l'impuissance des Fatimites à maîtriser la morgue de leurs vizirs, s'empara de l'Egypte, la mit sous l'autorité de son maître Nour-Eddyn, à la mort duquel il hérita d'une partie de ses États, et fonda la dynastie des Ayoubites. Le dernier Atabek de l'Irak fut Nasr-Eddyn-Mohammed, qui fut détrôné par Badr-Eddyn-Loulou.

Les Atabeks de l'Aderbeïdjan (*) doivent leur origine à Ildighiz, esclave turc du Sultan Seldjoucide Maçoud, qui lui donna la main de la veuve de son frère Thogrul, en 552. Ses successeurs furent Mo-

(*) Ancienne Médie.

hammed, Kizil-Arslan (*), Abou-Bekr, Cotlouk-Henbanedje, Modhaffer-Eddyn-Uzbek, qui mourut de la peste, en 623, après avoir été dépouillé de ses États par Djelal-Eddyn, roi de Kharizm.

Les Atabeks du Faristan, Turkomans d'origine, descendaient de Salgar et étaient surnommés Salgariens. Cette dynastie eut dix princes, de 543 à 633. Le premier fut Modhaffer-Eddyn-Moschakar (**), et le dernier Aïcha-Katoun, fille de Saad, qui était mariée à un Mogol nommé Manghir-Timourten. Étant restée seule de la dynastie des Salgariens, Houlagou lui laissa le trône de Chiraz jusqu'à sa mort, en 663.

C'est sous le cinquième Salgarien, nommé Modhaffer-Eddyn-Abou-Bekr-ben-Saad-ben-Zenghi, que vivait le poète Saadi, qui lui a dédié son livre du *Gulistan*.

Les Atabeks du Laristan sont des princes qui, s'étant emparés du Lar sur le golfe Persique, prirent le titre d'Atabeks, n'osant prendre celui de Sultans. Cette dynastie eut neuf princes, depuis Abou-Taher, le premier, jusqu'à Modhaffer-Eddyn-Afrasiab, le dernier. Ils furent vassaux des Mogols.

(*) *Le Lion rouge.*

(**) Modhaffer, comme Mançour, signifie : *Victorieux.*

Il s'éleva aussi en Perse, vers 718 de l'Hégire, la dynastie des Modhaffériens; elle fut fondée par Mobarez-Eddyn-Mohammed, surnommé Al-Modhaffer. Elle eut sept Sultans, qui régnèrent successivement ou conjointement à Chiraz, jusqu'à 795, époque à laquelle Timour-Lenk les ruina.

Les Sarbédariens jettèrent aussi un certain éclat dans la ville de Sebzvar, en Khoraçan. Cette dynastie eut douze princes, dont le premier fut Abd-el-Razzak, en 737 de l'Hégire, et le dernier Khodja-Abou-Mouhïad, qui s'attacha à Timour-Lenk lorsqu'il entra victorieux dans le Khoraçan, et acquit auprès de lui un crédit qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 788.

Avant de nous occuper des Tatars, des Mogols, des Turcs Seldjoucides et des Turcs Ottomans, nous allons dire quelques mots des dynasties africaines, dont les principales sont celles des Aglabites, des Madrarites, des Rostamides, des Edrissites, des Fatimites, des Ayoubites, des Almoravides, des Almohades, des Mérinites, des Abi-Hafzi et des Beni-Ziam.

Les Aglabites sont issus d'Ibrahim-ben-Aglab, gouverneur de Kaïrouan, au nom d'Haroun-el-Reschid, qui s'indépendantisa et fonda, à Kaïrouan, dans l'ancienne Cyrénaïque, aux environs des ruines

de Carthage, un état dont la capitale est devenue plus tard Tunis.

Les Madrarites s'établirent à Seldjemèsse, et les Rostamides à Tahart. Les Edrissites furent fondés, en 789, dans l'ancienne Tingitane (*); et dans la Mauritanie-Césarienne (**), par Edris, descendant de Fatime.

Les Aglabites, les Madrarites, les Rostamides, les Edrissites furent exterminés par le Fatimite Obeïd-Allah-Mehdi, dont les descendants allèrent, plus tard, régner en Égypte.

Les Fatimites furent renversés, en Égypte, par les Ayoubites, dont le chef fut le fameux Salah-Eddyn.

Youssouf-ben-Tosfin, chef des Almoravides ou Marabous, fonda Maroc, en 1056, et s'empara de l'Espagne, en 1097. Il mourut, en 1106, après avoir régné 33 ans en Afrique et 12 à Séville.

Les Almohades ou Moahedoun, qui détrônèrent les Almoravides, voulurent conquérir l'Espagne; mais ils furent battus à Tolosa, en 1212. Ils se subdivisèrent et formèrent une foule de petits États Barbaresques.

(*) Le Maroc.

(**) La province d'Alger.

Les Mérinites s'établirent à Fez ; les Beni-Hafzi, à Tunis, et les Beni-Ziam, à Maroc.

L'élévation subite et la prompte disparition de tant de familles souveraines, jointe à une férocité naturelle dont ces peuples ne se sont jamais dépouillés, rendent les annales des Musulmans africains fort confuses et fort horribles.

Une branche des Beni-Hafzi régnait à Tunis. Muleï-Haçan, l'un des princes de cette dynastie, fut détrôné par Kaïr-Eddyn-Barberousse, et fut rétabli par Charles-Quint ; mais il fut enfin dépouillé par Sinans-Pacha, le rénégat italien, et Tunis devint une dépendance de l'Empire Ottoman. Les Pachas envoyés par la Porte prirent le titre de Beys. Haçan-ben-Ali, élu dans le pays, fonda, en 1706, une dynastie puissante qui y règne encore aujourd'hui avec un certain éclat.

A Maroc et à Fez, les Chéryfs succédèrent aux Almohades. Il y eut deux dynasties de Chéryfs ; la seconde règne encore aujourd'hui dans la personne d'Abd-el-Rahman.

Cependant, la race Turque, qui depuis longtemps insultait le Khalifat, finit par enlever peu à peu à la race Arabe le sceptre qu'elle garde encore aujourd'hui.

Le Turc Alp-Téghin (*), d'abord esclave, puis gouverneur du Khoraçan, au nom d'Abd-el-Malek, fil de Nouh, cinquième Sultan Samanide, s'empara de Gahzna. Son gendre, Sebek-Téghin, fit de grandes conquêtes et laissa un état prospère à son fils Mahmoud, qui eut à lutter contre son frère et qui appela à son aide le Seldjoucide Mikaïl.

Mais, avant d'aller plus loin, parlons de l'origine des Turcs Seldjoucides, dont nous allons voir la puissance.

Les historiens orientaux reconnaissent trois branches de Seldjoucides : ceux de l'Iran, qui eurent quatorze princes, depuis 429 jusqu'en 590 de l'Hégire ; ceux du Kerman, qui eurent onze princes, de 433 à 583 ; ceux de Roum ou d'Iconium, qui ont eu onze princes, de 430 à 704. Le géographe Moustafa-Hadji-Khalfah fait mention d'une quatrième dynastie qui, dit-il, régna à Halep, en Syrie, vers 470, et qui ne dura que quarante ans. On n'a pas de détails sur cette dynastie, dont l'existence n'est pas bien prouvée.

Les Seldjoucides tirent leur origine de Seldjouk, turc de la tribu des Kabaks et de la race d'Afrasiab.

(*) Alp signifie *brave et vaillant capitaine*. Alp-Arslan signifie le *Lion courageux*.

Les Mérinites s'établirent à Fez ; les Beni-Hafzi à Tunis, et les Beni-Ziam, à Maroc.

L'élévation subite et la prompte disparition de de familles souveraines, jointe à une férocité n relle dont ces peuples ne se sont jamais dépou rendent les annales des Musulmans africains fo fuses et fort horribles.

Une branche des Beni-Hafzi régnait à Tuni leï-Haçan, l'un des princes de cette dynas détrôné par Kaïr-Eddyn-Barberousse, et fu par Charles-Quint ; mais il fut enfin dép Sinans-Pacha, le rénégat italien, et Tunis dépendance de l'Empire Ottoman. Les I voyés par la Porte prirent le titre de Be ben-Ali, élu dans le pays, fonda, en 170 nastie puissante qui y règne encore avec un certain éclat.

A Maroc et à Fez, les Chéryfs succ Almohades. Il y eut deux dynasties de seconde règne encore auj dans d'Abd-el-Rahman.

Cependant, la race Tur insultait le Khalifat, finit race Arabe le sceptre jourd'hui.



Kerman.
our capi-
urdistan,
Boveïhides
life Caïm,
, l'an 407
ousa la fille
455.
-el-Kundery
, sur le trône
aïl, avec le
slan, autre fils
revint du Kho-
rneur après la
et demeura pai-
re à mort le vizir
nnite Nizam-el-
le Schiite Haçan-
un d'Alp-Arslan.
r et fonda la secte

Géorgie, et s'em-
main Diogène, qui
rse. Il régna deux
, en remplacement

Seldjouk eut quatre fils : Mikaïl, Israïl, Mouça-Bigou et Younis, qui, dans l'année 375 de l'Hégire, passèrent du Turkestan dans le Mavaralnahar, et se fixèrent auprès du Nour de Bokhara et du Sogh de Samarkand, où ils vécurent en bonne intelligence avec Mahmoud-le-Gahznévide, que Mikaïl secourut contre son frère, comme nous venons de le dire. Telle fut l'origine de la puissance des Seldjoucides, qui devaient, plus tard, renverser la famille arabe des Boveïhides et détruire même les Gahznévides, leurs alliés.

Israïl continua l'œuvre de son frère Mikaïl et pénétra en Perse avec ses Turkomans.

Mikaïl laissa deux fils : Djéhir-Beg et Thogrul-Beg.

Thogrul-Beg chassa les Gahznévides et s'assit sur le trône de Nischabour. Les Gahznévides se retirèrent vers Lahore et allèrent fonder, à Delhy, une dynastie qui étendit plus tard les limites de son empire jusqu'aux frontières de la Chine, et qui fut renversée par Timour-Lenk, au quinzième siècle.

Djéhir-Beg prit le Khoraçan et fit de Mérou la capitale de son empire.

Hérat, avec le royaume de l'Inde, fut donné au vieux Mouça-Bigou.

Caverd, fils de Djéhir, eut Thabès et le Kerman.

Thogrul garda l'Irak-Hadjemi avec Reï pour capitale. Il y ajouta l'Irak, l'Aderbeïdjan, le Kurdistan, le Khouzistan, renversa la dynastie des Boveïhides et alla à Bagdad rendre hommage au Khalife Caïm, qui fit prononcer la *Khotbah* en son nom, l'an 407 de l'Hégire (1055). Deux ans après, il épousa la fille du Khalife, et mourut le 8 de Ramadhan 455.

A sa mort, le vizir Amid-el-Molouk-el-Kundery fit asseoir Suleïman, fils de Djéhir-Beg, sur le trône que lui disputa Cotoulmich, fils d'Israïl, avec le secours des Turkomans. Mais Alp-Arslan, autre fils de Djéhir, que Thogrul avait adopté, revint du Khoraçan, dont il avait été nommé gouverneur après la mort de son père; il tua Cotoulmich et demeura paisible possesseur du trône. Il fit mettre à mort le vizir Kundery et donna le vizirat au Sunnite Nizam-el-Molouk, qui eut des différends avec le Schiite Haçan-ben-Sabath, *hadjib* ou chambellam d'Alp-Arslan. Haçan fut obligé de quitter la cour et fonda la secte des Assassins.

Alp-Arslan conquit l'Arménie, la Géorgie, et s'empara de l'empereur byzantin, Romain Diogène, qui voulait faire la conquête de la Perse. Il régna deux ans et demi dans le Khoraçan, en remplacement

de son père, et exerça, pendant dix ans, l'autorité souveraine dans l'Iran, comme successeur de son oncle.

Mélik-Châh, fils d'Alp-Arslan, lui succéda, grâce aux soins de Nizam-el-Molouk, qu'il qualifia du titre d'Atabek, en lui donnant la ville de Thous en propriété.

Mélik-Châh eut à lutter contre son oncle Caverd, dont il triompha, et contre son propre frère Takasch, qu'il priva de la vue.

Paisible possesseur de son trône et du Khalifat dont il était moralement maître, Melik-Châh donna la souveraineté du pays de Roum, à Daoud, fils de Suleïman, fils de Cotoulmich, qui fut le chef des Seldjoucides d'Iconium (*); celle du Kerman, qui est la Caramanie persane, à son cousin germain Sultan-Châh, fils de Caverd (**); la Syrie, à son frère Toutouch (***); la vice-royauté de Kharizm, à Nouch-Téghin-Gart-Châh, qui fut la souche des Kharizm-Châhs, et il mourut à Bagdad, dans le mois de Choual

(*) Ils furent détruits par Gazan-Khan, empereur des Mogols, l'an 700 de l'Hégire.

(**) Cette dynastie eut neuf sultans dont le règne est fort confus. Mélik-Dinar, de la race d'Ali, y mit fin l'an 583 de l'Hégire.

(***) Ce sont là, sans doute, les Seljoucides d'Halep dont parle Moustapha-Hadji-Khalfah, qui ne durèrent que quarante ans.

485, après son vizir Nizam-el-Molouk, qui était mort le 12 Ramadhan de la même année. Il fut enseveli à Ispahan, qu'il avait choisi pour sa capitale.

Sa veuve, Turkam-Khatoun, fit donner la dignité de Sultan à son fils Mohammed par le Khalife Moktady, qui prononça la *Khotbah* en son nom; mais il mourut de la petite vérole, et son frère Barkiarok lui succéda. Mohammed et Sindjar, frères de Barkiarok, régnèrent à leur tour. Mahmoud, fils de Mohammed, succéda à son oncle Sindjar et régna pendant quatorze ans. Puis vinrent Thogrul, Maçoud, Mélik-Châh, Mohammed, Arslan fils de Thogrul, Thogrul fils d'Arslan et neveu du célèbre Kizil-Arslan, et Thogrul.

Thogrul fut le dernier des Seldjoucides de l'Iran qui tombèrent sous la domination du Kharizm-Châh Takasch.

Le plus célèbre des Seldjoucides de Roum, ou d'Iconium, fut Kizil-Arslan, le *Lion Rouge*, qui en fut le fondateur réel. Il fit de grandes conquêtes en Asie-Mineure, et effraya tellement la chrétienté, que c'est à cause de lui qu'eut lieu la première croisade, qui fut si malheureuse. La seconde eut de plus heureux résultats. Les croisés, profitant de la rivalité de secte des Fatimites d'Egypte et des Turcs, soumis à

l'autorité spirituelle des Khalifes de Bagdad, prirent Jérusalem ; mais les empereurs Grecs, qui voyaient avec peine les succès des Latins, dont ils redoutaient l'humeur belliqueuse, se déclarèrent officiellement neutres dans la lutte du Croissant et de la Croix, mais intriguèrent par dessous main. Manuel Comnène envoya des renseignements à Maçoud, qui venait d'être proclamé Sultan d'Iconium, après avoir fait périr son frère aîné Saisan, fils et successeur de Kizil-Arslan. Maçoud, profitant des renseignements de Manuel, vainquit les croisés; mais il ne put pas profiter de la victoire, car l'habile et cauteleux empereur avait semé la défiance et la jalousie parmi les émirs vassaux du Sultan. Aussi cette fameuse dynastie des Sultans Seldjoucides d'Iconium, qui avait joué un si grand rôle dans l'Asie-Occidentale, s'affaiblit insensiblement, et fut enfin détruite par les Mogols.

Sur ces entrefaites, une révolution d'une portée immense aggrava la situation des chrétiens en Orient. L'Égypte se trouvait alors en proie à la guerre civile, par suite de l'impuissance des Khalifes à maîtriser la turbulence de leurs Émirs. Salah-Eddyn-Joussouf, Kurde d'origine et général de Nour-Eddyn, Sultan de la dynastie des Atabeks de Syrie et d'Arabie,

profitant de ces discordes, se rua sur la terre des anciens Pharaons et la plaça sous la protection de son maître Nour-Eddyn.

A la mort de Nour-Eddyn, Salah-Eddyn hérita de son empire et fonda la dynastie des Ayoubites. Avec l'aide de son frère Malek-Hadel, il reprit Jéru-ralem aux croisés, en 1187, et mourut, en 1193, à Damas, laissant deux fils, Aziz et Afdal.

Aziz fut sultan du Caire, Afdal régna à Damas, et Malek-Hadel eut la Mésopotamie.

C'est vers cette époque que les Mogols, refoulant les Turcs Kharizmiens, arrivèrent, sous les ordres d'Houlagou, petit-fils de Tchinghiz-Khan, qui s'empara de Bagdad et de Damas.

Les croisés, sous les ordres de saint Louis, s'allièrent aux Mamelouks d'Égypte pour résister aux Hordes Mogoles, et les battirent à Tibérias, dans la personne de Khetbogar, lieutenant d'Houlagou.

Le Mamelouk Bibars fut proclamé sultan, et fortifia son autorité en accueillant le Khalife Abbasside chassé de Bagdad par Houlagou. Il le fit reconnaître Khalife d'Égypte, sous le nom de Mostanser-Billah, et reçut de ses mains l'investiture du royaume, qui demeura sous la puissance des Mamelouks jusqu'à la conquête de l'Égypte par le sultan Sélim.

Nous devons maintenant revenir sur nos pas pour nous occuper des Mogols, des Tatars et enfin des Turcs Ottomans, qui sont le dernier flot de ces migrations de Hordes farouches et sauvages qui enflammèrent et ensanglantèrent l'Asie pendant plusieurs siècles.

Les Mogols et les Tatars descendent de Torkos, fils de Japhet, dont la postérité fut d'abord divisée en quatre tribus et plus tard en vingt-quatre, par Hogouz-Khan, qui paraît être le Madyès d'Hérodote (*).

Mogol et Tatar, tous les deux descendants de Torkos, donnèrent leur nom aux deux grandes nations Turkomanes des Mogols et des Tatars.

Mogol eut quatre fils : Kara-Khan, Azer-Khan, Ghez-Khan, et Hor-Khan.

(*) Les Annales chinoises parlent de certaines Hordes nomades qu'elles nomment Hioung-Nou, et qui ne sont autre chose que les Huns. Ces tribus errantes et guerrières s'étendirent peu à peu et finirent par couvrir les vastes déserts de la Tartarie. C'est alors que Thsin-Chi-Hoang-Ti, en 213, construisit la Grande-Muraille pour se garantir de leurs invasions. En 134, avant Jésus-Christ, les Huns, sous la conduite de Lao-Chan, se ruèrent contre les Tatars-Yeou-Tchi (Gètes), qui habitaient les frontières de la province de Chen-Si et les défirent. Les Gètes ne voulurent pas se soumettre aux vainqueurs et préférèrent aller chercher ailleurs une autre patrie. Ils se divisèrent en deux bandes : une alla vers le nord-ouest, sur les bords du fleuve Ili, par delà les glaciers du mont Moussour, dans cette partie de la Tartarie qu'on nomme aujourd'hui le Tour-

Kara-Khan fut la tige d'une dynastie de neuf rois qui fut renversée et la nation presque exterminée, du temps que Tour, fils de Féridoun, roi de Perse, conquit toutes les Transoxianes et leur donna le nom de Touran, qui, depuis, fut changé en celui de Turkestan.

La nation fut plus tard rétablie par Kiat et Derlighin. C'est de cette seconde nation des Mogols que Témoudjin, surnommé Tchinghiz-Khan, c'est-à-dire, le Roi des Rois, nom sous lequel il est devenu si célèbre, rétablit une seconde dynastie de Mogols qui fut rendue fameuse sous le nom de Tatars.

Tchinghiz, fils de Hïésoukaï, Khan des Mogols, naquit en 1193. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il commença à régner. Obligé de se retirer près d'Avenk-Khan, souverain des Tatars, il mérita, par ses services, la main de sa fille. Plus tard, Avenk-Khan

gout; l'autre descendit vers le midi, sur les rives de l'Indus, y dévasta le royaume fondé par les successeurs d'Alexandre, lutta contre les Parthes et finit par s'établir dans la Bactriane. Les Grecs les appellent Indo-Scythes.

Vers l'an 48 de notre ère, l'empire Tatar se divisa en septentrional et méridional. Sous la dynastie des Han de la Chine, les septentrionaux furent battus par les Chinois; ils se retirèrent sur les bords de la mer Caspienne, du Volga, des Palus Méotides et dévastèrent l'Empire-Romain. Les Huns méridionaux, qui étaient demeurés en Tartarie, se réveillèrent dans le douzième siècle, sous Tchinghiz-Khan, le Gengiskan des classiques.

ayant oublié ses services et résolu sa perte, Tchinghiz-Khan le défit, lui et son fils Chokoun, et s'empara de ses États. Encouragé par cette victoire, il poussa plus loin ses conquêtes et s'empara, en moins de vingt-deux ans, de presque toute la Chine et de l'Asie. Il se préparait à terminer la conquête de la Chine, lorsqu'il mourut, en 1227.

Tchinghiz-Khan eut quatre fils : Djoutchi, Hoktaï, Tchagataï, et Touli.

Djoutchi périt dans la campagne contre le Kaptchak (*), et Tchinghiz-Khan laissa à son fils Batou le pays d'Alan, de Rous et de Bulgar, au-dessus de la mer Caspienne. De là, Batou ravagea la Russie, s'établit près des rives du Volga et fit bâtir Casan et Séraï, capitale de ses États.

Hoktaï, qui résidait à Kara-Korom, fut Khan de la Grande-Horde de son père Témoudjin. Il eut pour successeur son fils Giaouk, auquel succéda Mangou, fils de Touli, qui reçut à sa cour le fameux Rubruquis, ambassadeur de saint Louis.

(*) Kaptchak, qui signifie *écorce d'arbre*, est le nom donné par Hogouz-Khan à un enfant qu'il adopta, parce que sa mère l'avait mis au monde dans un tronc d'arbre. Kaptchak eut une lignée nombreuse, et donna son nom au pays situé au nord de la mer Caspienne, qu'on appelle Descht-Kaptchak, le Désert de Kaptchak. C'est de ce pays que sont sorties ces grandes armées qui, sous le nom de Kaptchaks et d'Uzbeks, ont ravagé les États que les Mogols, successeurs de Témoudjin, possédaient en Asie.

Tchagataï, père de Baider, eut le Touran en partage, c'est-à dire, la Grande-Tartarie, le Thibet, etc.

Touli, père de Mangou, de Coblaï (*) et d'Houlagou, eut la Perse, le Khoraçan et une partie des Indes.

Houlagou, le plus célèbre des Tchinghikhaniens, fut maître d'une grande partie de l'Asie et renversa le Khalifat de Bagdad, dont l'éclat et la splendeur avaient été étouffés par les Boveïhides, qui ne laissèrent aux Khalifes que leur titre sacerdotal et leurs fonctions liturgiques de la Mosquée.

Le dernier des Abbassides de Bagdad, chassé

(*) Coblaï-Khan, que les Chinois appellent Hou-Pi-Li, ayant achevé la conquête de la Chine, commencée par son grand-père Tchinghiz-Khan, a possédé le plus vaste empire du monde. Les Chinois placent la première année de son règne, sous le nom de Youen-Chi-Tsou (premier ancêtre impérial des Youen ou Mogols), en l'an 1260.

Coblaï-Khan, maître de la Chine, rendit honneur à la mémoire de Khong-Fou-Tseu, quoique sa religion fût le Bouddhisme Thibétain, qui diffère sous plusieurs points du Bouddhisme Indien, introduit en Chine en l'an 65 de notre ère. Il protégeait les Lamas, grands ennemis des Tao-Sse, et autorisa même la persécution. Tous les livres du Tao furent brûlés, à l'exception du Tao-Té-King de Lao-Tseu.

Coblaï fit achever, en 1267, au nord-est de Yen-King, la ville qu'il appela Taï-Tou (grande résidence impériale), et qu'on nomme aujourd'hui Pé-King (cour septentrionale). C'est sous son règne que Marco-Polo vint en Chine et qu'il le nomma gouverneur d'une province. Coblai-Khan mourut, à l'âge de 80 ans, en 1294. Son siècle, depuis 1260, jusqu'à la restauration des Ming, en 1368, est le grand siècle de la Chine.

par Houlagou, se réfugia en Égypte, où le Sultan Bibars le fit proclamer Khalife. Il y en eut dix-huit, qui furent considérés seulement comme des Imams, ou chefs de religion, sans influence politique.

Les Tchingizkhaniens demeurèrent maîtres de l'Asie jusque vers l'an 771 de l'Hégire. A cette époque, Timour-Lenk (*) dépouilla Soïour-Gathmich, le dernier Tchinghizkhanien, et fonda la dynastie des Timourides.

Timour descendait de Tchinghiz par les femmes. Il naquit à Kesch, en Bokharie, dans l'année 1336. Devenu chef de la tribu de Berlas, en 1360, sa première expédition fut dirigée contre Huçeïn, émir de Transoxiane, qui voulait s'arroger l'autorité suprême, il le vainquit en 1370, le mit à mort, et, maître de l'empire, ceignit le diadême, prit le titre de *Saheb-Khéran* (**) et plus tard celui de Sultan. Il choisit Samarkand pour sa capitale. Après avoir conquis toute la Perse, ravagé le Kurdistan, le Laristan, le Khouzistan, pris Bagdad, Bassora, Mossoul et reçu la soumission des princes de l'Arménie et de la Mésopotamie, il ravagea la Géorgie, pénétra

(*) Timour le Boiteux, le Tamerlan des classiques.

(**) Maître du monde.

en Russie, en 1395, parvint jusqu'aux environs de Moscou, et revint en Perse en saccageant le pays des Tcherkèsses, entraînant des milliers d'esclaves et un butin immense. Après un an de repos, il fondit sur l'Hindoustan et rendit une foule de princes tributaires.

Quelque temps après, une lutte terrible s'engagea entre lui et Bajazet, qu'il fit prisonnier. Il soumit ensuite l'Asie-Mineure. Devenu suzerain des Mamelouks, il replongea la Géorgie dans le sang et le deuil et imposa un tribut à son souverain.

En 1404, il forma le dessein de conquérir la Chine, et mourut l'année suivante. Il a laissé des mémoires écrits en langue mogole.

Les Tchinghizkhaniens, chassés des Transoxianes, se retirèrent dans le pays des Uzbeks, dans le Kaptchak.

Les Timourides régnèrent jusqu'en l'an 900 de l'Hégire, ou 1494 de J-C., époque à laquelle Chaï-Beg-Khan, Sultan des Uzbeks, qui prétendait descendre de Tchinghiz-Khan, les chassa.

Les Timourides sont les fils et les descendants de Timour-Lenk. Les fils de Timour, au nombre de quatre, s'appelaient : Gaïath-Eddyn-Giangir, Moëz-Eddyn-Omar-Cheyk, Miran-Châh et Mirza-Châh-Rokh.

Gaïath-Eddyn-Giangir mourut avant son père, laissant deux fils : Mohammed et Pir-Mohammed, dont la vie est sans intérêt.

Moëz-Eddyn-Omar-Cheyk, qui mourut aussi avant son père, laissa cinq enfants : Pir-Mohammed, Rostam, Iskender, Ahmed, Baïkra. Pir-Mohammed laissa un fils : Omar-Cheyk. Baïkra fut père de Mançour, qui fut père de Huçein-Mirza, qui eut deux fils : Badi-el-Zéman et Modhaffer.

Miran-Châh survécut à son père et eut cinq fils : Abou-Bekr, Omar, Khalil, qui furent Sultans tous les trois; Algil-Mohammed, qui ne le fut pas, eut un fils, Abou-Saïd-Mirza, qui régna, et qui eut onze enfants. Le premier, nommé Ahmed, fut Sultan, et le sixième, Omar-Cheyk, ne régna point ; mais il eut un fils, nommé Baber, qui régna, fut chassé de la Transoxiane par Chaï-Beg-Khan, et s'enfuit aux Indes, où il fonda la dynastie du Grand-Mogol.

Mirza-Châh-Rokh est le vrai chef des Timourides. Il eut pour successeurs Ulug-Beg, Abdal-Lathif, etc., qui furent chassés par Chaï-Beg-Khan, fondateur de la dynastie des Daulat-el-Uzbek.

Avant de nous occuper des Turcs-Ottomans, nous allons parler de deux dynasties turkomanes du *Mouton-Noir* et du *Mouton-Blanc*.

Les Kara-Kounlou, ou Turkomans du *Mouton-Noir*, s'établirent, vers l'an 800 de l'Hégire, dans l'Arménie et la Mésopotamie, sous les derniers empereurs Mogols et Tatars de la famille de Tchinghiz-Khan. Le Sultan Achmet Tlekhani, fils d'Havis, à qui Timour avait ôté et peu après rendu le gouvernement de Bagdad, donna le commandement de ses troupes à Kara-Mohammed, chef de ces Turkomans qui étaient à son service. Kara-Joussouf, fils de Kara-Mohammed, fut confirmé dans cette charge par le Sultan, qu'il paya d'ingratitude en le chassant et en fondant la dynastie des Kara-Kounlou, qui dura soixante-trois ans, et étendit son pouvoir jusqu'à la Mer-Noire.

Les Kara-Kounlou furent renversés par les Ak-Kounlou ou Turkomans du *Mouton-Blanc*, dont le chef, Hassan-el-Taovil-Beg, désigné par nos historiens sous le nom d'Uzun-Kassan, mourut en laissant Ispahan à son frère Mohammed-Ogourlou, et Chiraz à son fils le Sultan Khalil. Cette dynastie fut à son tour renversée par Châh-Ismaël-Sévefi, roi de Perse, en 914 de l'Hégire, ou 1508 de J.-C.

Cependant, le flot sauvage, venu des steppes de la Haute-Asie, s'avançait toujours vers le nord. Aux Seldjoucides, aux Tatars, aux Mogols succédèrent

les Osmanlis ou Turcs-Ottomans, qui ont fini par s'asseoir sur le trône de Constantin.

Cette peuplade, d'origine Scytho-Tatare, campait au pied du mont Altaï, dans les steppes de la Haute-Asie, sur les frontières de la Chine et de la Perse, qu'habitent aujourd'hui les Khirghiz, les Bokhares, les Yakouts, les Tchouvaches, les Touraliens, les Uzbeks et les Turkomans leurs frères. C'est dans le huitième siècle, alors que la partie orientale du pays, occupée par les Turcs, dépendait de la Chine, et sa partie occidentale, de la Perse, qu'ils embrassèrent l'Islamisme, après la soumission de la Perse par les Arabes.

Vers le onzième siècle, une tribu du Turkestan (*), les Seldjoucides, s'indépendantisèrent et fondèrent les empires puissants dont nous avons déjà parlé. Au douzième, les Mogols anéantirent les Seldjoucides d'Iconium, et il en résulta la formation de plusieurs petits États gouvernés par des dynasties mogoles.

C'est vers cette époque que parut la race des Turkomans-Oguziches. Soliman-Châh est le premier chef connu de cette famille qui a été, depuis, nommée Ottomane. Orthogrul son fils, ayant envoyé demander

(*) Ancienne patrie des Scythes-Massagètes.

ses quartiers d'hiver, pour lui et ses troupes, au Sultan Seldjoucide d'Iconium, Ala-Eddyn, s'établit dans les montagnes de Thumalay dans l'Arménie-Mineure. Osman, fils d'Orthogrul, fut déclaré prince des Turcs après la mort de son père, par Ala-Eddyn, en 687 de l'Hégire, ou 1288 de notre ère.

Ala-Eddyn, redoutant les Tatars, et craignant que les Turcs ne se joignissent à eux, permit à Osman de pousser ses armes vers le couchant de l'Asie-Mineure, sur les terres de l'empereur Grec. Osman s'avança si fort de ce côté, qu'il enleva plusieurs villes et même des provinces aux byzantins, ce qui le rendit si puissant, qu'il prit enfin, en 1299, le titre et la qualité de Sultan, du consentement d'Ala-Eddyn, et fonda, sur les ruines de la domination des Arabes, des Mogols et des Seldjoucides, l'empire des Turcs-Ottomans, en s'établissant à Afium-Kara-Hissar, l'ancienne Apamée.

Son fils Horkan-Ghazy se fixa à Brousse — l'ancienne Pruse, capitale de la Bithynie — conquit l'Asie-Mineure jusqu'à l'Hellespont et prit le titre de Padischah. Son règne fut illustré par son fils Soliman, qui s'empara de Gallipoli, la première place que les Turcs aient possédée en Europe, et qui périt d'une chute de cheval. Horkan en mourut de chagrin.

Amurath Ier, frère de Soliman, succéda à Horkan. Il signala, par la prise d'Ancyre, la première année de son règne, s'empara de la Thessalie et d'Andrinople, où il fixa le siége de son empire, et fonda la milice des Janissaires (*), qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire des Osmanlis.

Les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Serviens, effrayés de ses succès, formèrent une ligue formidable contre lui. Une rencontre eut lieu dans les plaines de Cassovie, où Amurath perdit la vie, en 1389. Son fils Ildérim Bajazet lui succéda.

Bajazet mit le siége sous les murs de Constantinople ; mais les armes de Timour-Lenk l'ayant rappelé en Asie, il fut battu à Ancyre (**), et le vainqueur partagea les provinces entre les fils du vaincu.

Mahomet Ier, le quatrième des fils de Bajazet, monta sur le trône des Osmanlis.

Amurath II son fils lui succéda et lutta contre Iskander-Beg, prince d'Epire, et Jean Huniade. Les Ottomans le regardent comme un de leurs plus illustres souverains.

(*) Les Janissaires, *Yeni Tchéri*, troupe nouvelle.

(**) Angora.

Mahomet II, son fils, s'empara de Constantinople, le 29 mai 1453, et depuis ce jour l'histoire des Turcs appartient à l'Europe (*).

(*) Il y a eu 34 sultans d'Othman à Abdul-Medjid, le sultan actuel.

CHAPITRE VII.

Sectes philosophiques et congrégations religieuses de l'Islam.

Les *Hakikati* ne reconnaissent pas les pratiques religieuses du rituel canonique, et se divisent en une foule de sectes. Comme on le voit, le Koran n'a pas courbé la pensée sous ses prescriptions dogmatiques. Nulle part, au contraire, elle n'a été plus inquisitive et plus indépendante. Cela est si vrai, que les Orientaux désignent sous le nom de *Mudjtéhids* les plus saints interprètes de la parole de Dieu, et sous celui de *Kafirs*, ceux qui font profession ouverte de scepticisme et d'incrédulité.

Quoique Mahomet eut dit : *Point de moines dans l'Islam*, l'Orient, qui est la terre classique du monachisme, devait en enfanter, et, malgré le Koran, les Derviches et les Fakirs sont la plaie de l'Islamisme.

Le lecteur n'a pas sans doute oublié que notre travail n'étant que le sommaire, le programme d'une œuvre plus sérieuse destinée à paraître ultérieurement, nous ne ferons ici qu'effleurer notre sujet. Nous allons donc nous contenter de donner actuellement un aperçu succinct des sectes et des congrégations musulmanes, depuis les *Abdals*, ou extasiés, jusqu'aux *Zendiks*, ou esprits forts.

Les principales sectes et congrégations musulmanes sont : les Ismaëliens, les Assassins, les Carmathes, les Druzes, les Wahabites, les Ansariés, les Houveïs, les Edhémites, les Nakschbendi, les Nimetoullaï, etc., etc.

Les Ismaëliens sont une des sectes issues du Schiisme, mais leur origine remonte plus haut. Ils continuent le *Mazdakisme.*

Le Mazdakisme, fils du Manichéisme, et père de l'Ismaëlisme, est la secte la plus sauvage qui ait jamais été proclamée.

Mazdak, né dans le Khoraçan, sous le règne de Kobad, n'admettait pas la réforme des deux principes

de Zoroastre et ne reconnaissait que la religion primitive de la Perse. Il établit l'adoration du feu et le mariage des mères avec leurs fils, des pères avec leurs filles, des frères avec leurs sœurs. Il enseigna qu'il n'y avait point de propriété au monde; que Dieu est l'unique propriétaire; qu'il n'y a point de mariage; que Dieu a créé le monde pour les fils d'Adam; qu'il n'est pas permis de dire : C'est ma propriété, c'est ma femme, ma fille ou mon fils; que personne n'a aucun droit quelconque à posséder de l'argent, du bétail, des femmes, des garçons ou des filles; qu'il n'est pas permis que l'un ait plus de bien, plus de bétail que l'autre; qu'en un mot tout ce qu'on a doit être en commun.

La théorie de son système est exposée dans un livre intitulé *Desnad*.

Kobad embrassa le Mazdakisme, dont l'application bouleversa la Perse entière. Une réaction força cependant le roi à abandonner le sectaire. Khosrou, surnommé le Juste, n'avait jamais partagé les erreurs de son père Kobad. Il travailla à détruire radicalement la secte de Mazdak. Il le fit saisir, lui fit trancher la tête, et fit pendre, dit-on, en un même jour, cent mille de ses partisans.

Cette secte se ranima, trois siècles plus tard,

sous le nom d'Ismaëliens et d'Assassins, ou plutôt *Haschichins*.

Au lieu d'admettre les douze Imams des Alides, les Ismaëliens n'en reconnaissent que sept, dont le dernier est Ismaël, et non Mouça. Ils disent que le fils d'Ismaël, Mohammed, ayant disparu fort jeune, sa race s'était conservée, et qu'elle se perpétuerait, par une filiation secrète, jusqu'à l'arrivée d'un dernier Imam, le Mehdi, espèce de Messie, qui ferait triompher leur secte. Ils professaient une doctrine mystérieuse et démocratique, qui expliquait allégoriquement les dogmes islamiques, dispensait les adeptes de toute obligation, proclamait la liberté universelle et la promiscuité des biens et des personnes. Ils mirent sur le trône d'Égypte le Fatimite Obeïd-Allah-Mehdi, et c'est alors que le Caire devint la métropole de la grande loge des Ismaëliens et de leur doctrine secrète, qui consistait dans une espèce de carbonarisme égyptien, fondé sur un athéisme philosophique.

Haçan-ben-Sabath-Homaïri, disciple des Ismaëliens, ayant été obligé de quitter la cour d'Alp-Arslan, prêcha, dans toute l'Asie, le pontificat du Khalife Mostanser, qui régnait alors en Égypte, parce qu'il le considérait comme l'Imam légitime; il s'établit ensuite dans les montagnes de l'ancienne Parthie, dans la

forteresse d'Ala-Amout (*), où il exerça l'autorité au nom de l'Imam, dont il se reconnaissait le ministre, et y fonda l'ordre des Assassins. Lui et ses successeurs s'emparèrent de quelques places fortes, en Syrie, et entre autres de Maysut, ou Masyat, entre Antioche et Damas. C'est là que résidait le Vieux-de-la-Montagne, lieutenant du prince d'Ala-Amout.

Les Assassins (**) d'Ala-Amout furent exterminés par Houlagou, en 1250, et ceux de Maysat, quelque temps après, par le Sultan d'Égypte Bibars.

Les Carmathes, disciples de Hamdan, né à Carmath, près de Koufa, attaquaient les dogmes islamiques, rejetaient la révélation, prêchaient la communauté des biens et des femmes et n'opposaient aucun frein aux passions. Leur chef résidait dans la forteresse appelée Dar-el-Hidjra, sur les confins de la Mésopotamie. Ils firent la guerre aux Khalifes de Bagdad, qu'ils regardaient comme illégitimes, s'emparèrent de Bassora, de la Mecque, et furent enfin détruits en 982.

(*) Il y a encore des Ismaëliens dans le Mazandéran, dans l'Yémen, dans plusieurs parties de la Perse, jusque sur les bords du Gange. Enfin, il en existe encore plusieurs familles dans les montagnes du Liban.

(**) Les historiens orientaux désignent les Ismaëliens sous le nom de *Molahed*, c'est-à-dire, impies, et de *Baténiens*, qui signifie : partisans du sens allégorique. Ils font dériver le nom de Assassins des mots arabes *heïsseïssein* (voleurs de nuit) et *haschichi* (mangeurs de hatchich).

Les Druzes, divisés en *Akkals*(*) et en *Djahels* (**), professent une religion bizarrement mêlée d'Islamisme et de Christianisme dont on n'a pu pénétrer les mystères, car des gardes veillent, pendant les cérémonies, à ce qu'aucun profane ne puisse approcher des initiés. Les Druzes sont les disciples du Khalife Ismaëlien Fatimite, Hakem, ce fou méchant qui se fit passer pour Dieu.

Les Wahabites fondés par Abd-el-Waab, le Socin de l'Islamisme, dans le Nedj, professaient un déïsme rigoureux et niaient la divinité du Koran. Leur frugalité était très-grande. Ils proscrivaient les cérémonies et les décorations religieuses comme impies. Dreyeh, située à quelque distance de Bassora, était leur capitale. Ils furent écrasés par les troupes de Méhémet-Ali.

Les Ansariés professent un singulier mélange de christianisme, de magisme et d'islamisme. Ils occupent, dans le tableau des sectes musulmanes, à peu près la place que le gnosticisme occupait parmi les sectes chrétiennes. Ils admettent la divinité d'Ali.

Les Houveïs sont les disciples d'Houveïs, l'un des premiers disciples du Prophète.

(*) Les initiés.
(**) Les profanes.

Les Edhémites sont les disciples d'Ibrahim Edhem, Sultan des Persans, qui renonça au trône, au monde, et se retira dans la solitude, où il vécut de mortifications. Leurs principaux couvents ou *tekkehs* sont en Perse.

Les Nakschbendi furent fondés, en 1319 de J.-C., par un nommé Osman.

Les Nimetoullaï, dont le nom signifie : *la grâce de Dieu*, font profession d'une espèce de quiétisme mystique ennemi de toutes les cérémonies extérieures. Les aspirants à l'ordre passent quarante jours dans la réclusion et le jeûne, et se mettent ainsi en communion avec Dieu, qui leur dévoile toute la gloire du Paradis.

Les Khalvéti, panthéistes fatalistes, résument leurs principes dans le précepte évangélique de la réciprocité. Ils considèrent les hommes comme des émanations divines et croient que Dieu se manifeste plus particulièrement sous la forme de beaux enfants. Baha-Tëir est leur fondateur.

Les Houlouli et les Djémali, dont la doctrine ne s'éloigne guère de celle des Khalvéti, sont enthousiastes de la forme et de la beauté plastique ; ils adorent les beaux enfants comme une incarnation de la Divinité, et cachent, sous un prétexte religieux, le

vice honteux pour lequel Jéhovah engloutit les villes maudites de la Mer-Morte.

Les Djellali sont des fanatiques qui s'enivrent de hatchich, *parce qu'il fait descendre le ciel sur la terre.* Ils prêchent la promiscuité des biens et des personnes, l'apothéose de la force brutale et du sensualisme le plus effréné. Ils appartiennent à la classe des *Zendiks.*

Les Çoufis, fondés au huitième siècle par Abou-Saïd-Aboul-Chéïr, sont très répandus dans la Perse et dans l'Inde. Le Çoufisme n'est ni une secte religieuse, ni un système philosophique proprement dit : c'est un panthéïsme idéaliste mystique, qui ramène tout à Dieu et ne voit dans les diverses religions que des sectes de la religion naturelle (*).

Les Mewlévis appartiennent à l'une des sectes les plus pures de l'Orient. Ils sont humbles, sobres et charitables. Les mardis et les vendredis ils tournent en mémoire de leur fondateur, Mewlana-Djelal-Eddyn-Roumi, qui tourna quinze jours durant, sans prendre aucune nourriture, pendant qu'un de ses amis jouait de la flûte. Au bout de ces quinze jours, il tomba en extase, eut des révélations merveilleuses,

(*) Azeddyn, l'un des plus célèbres Çoufis, a exposé le système dans *Fleurs et Fruits,* traduit par M. Garcin de Tassy.

et reçut du ciel la règle de son ordre. Les Mewlévis prétendent que l'homme communie avec Dieu, qu'il s'épure par l'étude, que sa Raison est Dieu et que ses Passions sont le Diable.

Les Bektachis sont les disciples de Hadji-Bektach, qui vivait sous Amurath, et dont on voit le tombeau à Galata. Les Bektachis se divisent en trois classes : les uns disent qu'Ali est le successeur de Mahomet, les autres qu'Ali est Dieu lui-même, d'autres, enfin, prétendent qu'Ali est le frère de Jésus-Christ, par Marie leur mère commune, qui vint donner le jour à Ali, six cents ans après avoir enfanté le Christ.

Les Bektachis s'habillent de blanc, se marient, habitent dans les villages, et donnent, à tous ceux qu'ils rencontrent, le *Gahzel*, espèce de chant affectueux qui, par allégorie, est appliqué à l'Amour de Dieu, et l'*Esma*, ou invocation du nom de Dieu.

Les Rouffaïs, disciples de Rouffaï, né aux environs du Caire, sont de purs déistes, dont toute la doctrine se borne à dire que, dans l'autre monde, on sera puni ou récompensé en mesure égale du bien et du mal que l'on aura fait dans celui-ci. Ils prétendent que l'âme de leur fondateur plane toujours sur eux et qu'il vient même, pendant la nuit, leur faire des visites.

Les Abdulkaderi, fondés par le persan Abd-el-

Kader-Ghilani, dont le tombeau est à Bagdad, sont des matérialistes effrénés, qui disent que l'homme est le produit mécanique de l'univers, et qui ne reconnaissent ni Dieu ni Prophète.

Les Khédry sont les disciples de Khéder, que quelques écrivains confondent avec le prophète Elie, et que ceux qui les distinguent s'accordent à leur donner la même durée et le même rang.

Khéder, d'après les légendes orientales, est l'homme le plus parfait qui ait paru. Moïse vint un jour vers lui et lui demanda la permission de l'accompagner dans ses longs voyages, afin de s'instruire, car Moïse n'apercevait que les apparences, tandis que Khéder connaissait l'essence des choses. Khéder l'autorisa à l'accompagner, mais à la condition expresse qu'il ne lui adresserait pas de questions sur les actions qu'il lui verrait faire, et ils se mirent en route. Ils s'embarquèrent, et Khéder se mit à percer le navire : Moïse lui en ayant demandé la cause, celui-ci se contenta de lui rappeler sa promesse. A leur sortie du navire, ils rencontrèrent un enfant que Khéder mit à mort. Même question du disciple, même réponse du maître. Plus tard encore, ils trouvèrent un mur en ruines que Khéder répara avec de l'argile. Autre question de Moïse. Alors Khéder lui dit qu'il allait lui donner l'ex-

plication de tout ce qu'il lui avait vu faire, mais qu'il devait, après cela, se séparer de lui, parce qu'il avait enfreint sa promesse.

— J'ai percé le navire, dit-il, parce que des pirates devaient le capturer et qu'ils y renonceront quand ils le trouveront avarié ; j'ai tué l'enfant, parce qu'il aurait nui à ses semblables, et j'ai relevé le mur, parce qu'il servira d'indice à deux orphelins qui trouveront, dans ses fondations, un trésor qui leur appartient et qui y est enfoui.

Khéder fit aussi un voyage avec Elie et Alexandre pour aller à la recherche de la Vérité. Elie et Khéder la trouvèrent et ne sont point morts, tandis qu'Alexandre mourut sans y parvenir. Un poète persan dit en parlant de Khéder : *Ab haivan kih Iskender, thalbesch fermoud : rouzigian Kheder kescht u schud ezevi khoschnoud*. La fontaine de vie qu'Alexandre a cherchée en vain, fut trouvée par Khéder, qui en but à longs traits.

Les légendes orientales reconnaissent deux Alexandre, l'un contemporain de Moïse, souvent cité dans le Koran, et l'autre appelé Iskender Roumi, surnommé *Zulkarneïn* (*).

(*) Le mot Zulkarneïn signifie : Aux deux cornes, et symbolise l'Orient et l'Occident, parce qu'il passe pour avoir construit le rempart de Gog et de Magog qui sépare les nations septentrionales des pays méridionaux.

Les Orientaux prétendent que toutes les prouesses attribuées à l'Alexandre grec et le surnom de *Zulkarneïn*, qu'on lui donne, reviennent à l'Alexandre contemporain de Moïse, qui pourrait bien être Chemschid.

Quant à l'Alexandre grec, les historiens orientaux, peu d'accord avec les historiens romanesques de la Grèce, lui donnent pour mère une fille de Philippe de Macédoine, qui avait épousé Darius. Ils disent que ce monarque ne pouvant souffrir son épouse, à cause de la puanteur de sa bouche, la renvoya à son père, quoiqu'elle fut grosse; qu'elle accoucha d'un fils, dans le palais de Philippe, qui le fit élever comme s'il eût été son propre enfant; que ce fils était donc frère de Darius Codoman, qu'il tua dans une bataille rangée; qu'il régna en Perse, en qualité de dixième roi de la race des Kaïaniens ou Achéménides, et qu'il mourut dans la ville de Cherezour, en Assyrie, après avoir partagé ses États à ses capitaines (*).

Les Khédry prétendent que Dieu sommeille dans sa majesté, et que Khéder, son vizir, gouverne le monde et vient visiter ses sectateurs tous les vendredis.

(*) Les rédactions alexandrines des fables grecques, relatives à Alexandre, lui donnent pour père l'Egyptien Nectanébo.

Les Alévis ne reconnaissent pas d'autre Dieu qu'Ali. Ils disent que le cousin du Prophète ayant rencontré un puits dans ses voyages, dit à Heflah, son esclave favori, d'y descendre, et de lui rapporter de l'eau. Heflah descendit dans le puits, où il fut bien surpris de trouver son maître, qu'il avait laissé en haut sur son cheval *Duldul*. Il se hâta de remonter, et fut encore bien plus surpris de voir celui qu'il croyait avoir laissé dans le puits. Il y descendit de nouveau, et y retrouva encore Ali; il en sortit aussitôt, et son maître, tranquillement assis sur la margelle du puits, fut le premier objet qui frappa ses regards. Il fut vivement frappé de ce miracle, et se jeta à ses pieds, en lui disant :

— Vous êtes un Dieu!

Ali, irrité de ce blasphème, lui trancha la tête avec le glaive *Zufalgar;* mais les gens de sa suite l'ayant prié de lui rendre la vie, il finit par y consentir. Heflah se releva vivant, et s'écria dans un accès d'exaltation :

— Je croyais naguère; mais maintenant j'affirme ta divinité.

Depuis ce jour, il alla prêcher la divinité d'Ali, qui trouva beaucoup d'adhérents. Une partie des habitants de Kirmancha, de Bagdad, etc., etc., suivent cette doctrine.

Les Alévis se marient, une fois par an, à une époque déterminée. Les hommes et les femmes se réunissent, ce jour-là, dans un lieu destiné à cet usage. Les femmes montent sur une terrasse, au centre de laquelle est pratiquée une ouverture, qui communique avec une salle inférieure où les hommes sont réunis. Les femmes ôtent leurs *chintians* (*), qu'elles jettent, dans la salle inférieure, par l'ouverture pratiquée au plafond.

Chaque homme en ramasse un, et épouse la femme à laquelle il appartient. Au bout d'un an, c'est à recommencer.

Les Chékkié sont très répandus en Perse et peu connus en Turquie. Ils sont disciples du Cheyk Achmet Bakrény, né aux environs de Kerbelah. Dans cette secte, Ali joue le rôle de Khéder dans celle de Khédry ; mais, ici, Dieu conserve cependant son rôle actif.

Les Soukkiouti, fondés par le persan Saïd-Abd-el-Kaçem, prétendent être initiés aux mystères les plus secrets de l'univers, et connaître les causes dont le vulgaire ne saisit que les effets; mais ils ont les lèvres closes, et elles ne s'ouvrent que pour les initiés.

(*) Pantalons.

Les Théaghiouris, fondés par Sidi-el-Mémalik, s'humilient et prétendent, au contraire des Souk-kiouti, que nous ne pouvons sonder aucun des arcanes de la Providence.

Les Hébibuharis ne cessent jamais d'implorer la miséricorde divine et sont dans une méditation continuelle des choses célestes. Ils prétendent acquérir, par leur abstinence, par leurs bonnes œuvres, par leurs exercices de dévotion, une sainte disposition à la participation aux joies du Paradis. La pureté de leur âme leur rend la Kaaba aussi présente dans leur cellule que s'ils y étaient en effet; mais cette sainteté n'empêche pas qu'ils ne passent pour hérétiques, parce qu'ils se dispensent du pélerinage de la Mecque.

Les Séphatis, prenant à la lettre ces expressions du Koran : « Dieu est assis dans son trône, la création est l'ouvrage de ses mains, » croient à une divinité corporelle à laquelle ils donnent nos organes.

Les Kousremii (*) professent un pyrrhonisme absolu et un matérialisme effréné.

Les Kadésadélis sont les Pharisiens de l'Islam. Ils furent fondés sous Amurath IV. Ils sont graves, sé-

(*) Les Joyeux.

rieux, autolâtres et répètent sans cesse : Je confesse qu'il y a un Dieu.

Les Musérims font profession ouverte d'athéïsme et soutiennent que la Nature, ou le principe intérieur de chaque individu, dirige le cours ordinaire de tout ce que nous voyons.

Les Munachis sont les Pythagoriciens et croient à la métempsychose.

Les Calenders, furent fondés par Ioussouf Endeloussi, Arabe d'Espagne, chassé de l'ordre des Bektachis, à cause de son caractère hautain. N'ayant pu entrer dans celui des Mewlévis, il imposa à ses adeptes l'obligation de voyager perpétuellement nu-pieds et de haïr les autres sectes.

Les Séjahs sont aussi des mendiants et des vagabonds, doués de tous les vices des Derviches et des Fakirs.

Les Olwani sont les disciples du Cheyk Olwan; les Koubrévi, de Nedjm-Eddyn-Koubra : les Nourbakhschié (*), de Chehab-Eddyn-Çürverdi; les Béïrami, de Hadji-Beïram; les Bédhévi, d'Admed Bédhévi. Les Daghdar sont une ramification des Djellali; les Beyhoumi, des Soukkiouti, et les Achmavi, des Khalvéti.

(*) Qui donne la lumière.

Les sectes issues des diverses croyances au Méhdi sont très nombreuses. Nous ne citerons que celles des Nahibi, des Ismaëliens et des Eftahi.

Nous avons dit, dans un autre chapitre, que les Schiites admettaient une succession d'Imams, légitimement descendants d'Ali ; les uns en admettent douze, dont le dernier, le Méhdi (*), enlevé à l'âge de douze ans, doit reparaître un jour, accompagné de Jésus-Christ comme vizir, pour exterminer les infidèles et faire régner la vraie Religion ; les autres n'en admettent que sept : Ali, Haçan, Huçeïn, Ali-ben-Huçeïn, Mohammed-Bakr, Giafar-el-Sadik et Ismaël avec sa postérité ; ils refusent ainsi de reconnaître Mouça, que les autres admettent : ce sont les Ismaëliens. Ces sectaires prétendent qu'après la mort d'Ismaël, le caractère d'Imam passa à son fils Mohammed, puis à des personnages inconnus qui se manifesteraient dans leur temps.

Les Nahibi prétendent que le Méhdi vit toujours, qu'il prête une sorte d'assistance spirituelle à l'Imam visible, jusqu'à ce qu'il se manifeste par un nouveau Khalifat officiel.

(*) Les Sunnites croient, comme les Schiïtes, au Medhi ; seulement, ils nient qu'il soit déjà venu et disent que celui qui a déja paru était de la race des Abbassides et point de celle de Fatime et d'Ali.

Selon quelques Schiites, Giafar-el-Sadik eut trois fils : Kaçim, Ismaël, Abd-Allah-Eftah.

Les Kaçimites disent que la race des Imams s'est continuée jusqu'à la douzième génération, par Kaçim; les Ismaëliens, par Ismaël, et les Eftahis par Eftah.

Selon d'autres encore, Ali eut plusieurs fils : Haçan, Huçeïn, Fatime et Zeyd d'une esclave. Ce Zeyd a des partisans, appelés Zeydi, qui disent que Haçan et Huçeïn devaient succéder à Ali, mais que l'Ange Gabriel s'était trompé et avait sacré Zeyd.

Nous terminons cette longue énumération, en citant les Yézids, brigands religieux et cultivateurs des environs de Mossoul, ennemis acharnés des Sunnites, et les Aïssaoua, disciples de Sidi-Aïssa, marabout de Melek dans le Maroc. Les Aïssaoua sont des convulsionnaires qui ont une foi absolue en Dieu et qui accordent une obéissance passive à leur marabout.

Voilà un résumé bien imparfait des diverses sectes philosophiques et des ordres religieux de l'Islam. On peut voir, cependant, d'après cela, l'état d'abjection morale dans lequel sont tombés certains ordres.

La plupart des Santons, des Derviches et des Fa-

kirs, disent : « Aujourd'hui est à nous, demain est » à lui ; qui en jouira ? » Partant de ce principe, ils s'abandonnent à la débauche et au libertinage. Ils passent leur vie dans le pélerinage de Jérusalem, de Damas, de Bagdad, du Mont-Carmel, de Kerbelah, de Médine, de la Mecque et autres lieux où sont enterrés leurs prétendus saints (*). Ces voyages sont moins des pélerinages inspirés par la piété, que des courses de brigands qui ne cherchent qu'à piller.

Le Dervichisme et le Fakirisme ont toujours été entachés de Zendikisme et de Mazdakisme ; mais ces doctrines ne sont plus aujourd'hui professées que par les *Kafirs* et les *Harfouchs* les plus sordides.

(*) Les Musulmans reconnaissent des saints, mais ils n'en célèbrent pas la mémoire par des solennités particulières. Ils font tout simplement des pélerinages à leurs tombeaux, où ils lisent les versets du Koran.

CHAPITRE VIII.

Principaux Poètes, Jurisconsultes et Historiens musulmans.

Chez les Arabes, comme chez tous les peuples du monde, l'Art préluda à la Science. La Poésie, le premier des Arts, est la langue des peuples enfants, qui se souviennent à l'aurore des rêves de la nuit. La Poésie avait déjà jeté un grand éclat dans la péninsule arabique à l'époque où parut Mahomet : elle y avait même dit son dernier mot; car, depuis lors, elle a émigré pour aller resplendir à Bagdad, à Chîraz, à la cour chevaleresque des Gahznévides, etc., etc.

Les Arabes ont conservé sept monuments littérai-

res de la poésie antérieure à Mahomet, connus sous le nom des sept *Moallakas* (*), écrits en vers *modahobad* ou dorés, qui sont si estimés, qu'on les a suspendus dans la Kaaba.

Les auteurs de ces sept *Moallakas* sont : le célèbre Antar — fils de Chédad et de la négresse Zébida, et neveu de Malik — auteur d'un roman héroïque, mêlé de prose et de vers, considéré comme l'Iliade des Arabes ; Tarafat-ben-Abd, Amrou-ben-Khaltoum, Harith-ben-Hilliza, Zohaïr-ben-Abou-Solma, Amrou-el-Kaïs (**) et Lébid, qui vécut jusqu'au temps de Mahomet et qui embrassa l'Islamisme, en lisant la *Sourate* du Koran, intitulée *Bakrat*.

Le progrès de la littérature, chez les Islamites, suivit l'essor de la conquête à Médine, à Damas, à Bagdad, à Cordoue, à Bassora, à Koufah, à Gahzna, etc., etc.

C'est en Perse, surtout, que la poésie jeta un éclat éblouissant, car les trois poètes persans, Ferdouçy,

(*) Les Moallakas nous initient aux mœurs arabes avant Mahomet. Le caractère dominant de cette époque est un sentiment exalté de l'honneur, une ardeur chevaleresque, un raffinement d'amour, une fleur de délicatesse qui finit précisément à l'avènement de l'Islam.

(**) Amrou-el-Kaïs, forcé de quitter l'Arabie, alla chercher un asile à Constantinople. Il y noua une intrigue amoureuse avec la fille de Justinien, la chanta en vers arabes et mourut empoisonné par les ordres secrets de la cour de Bysance.

Saadi et Hafiz, sont les étoiles du Parnasse persan et du ciel musulman.

Aboul-Kasim-Mançour, surnommé Ferdouçy — le paradisiaque — est l'Homère persan. Il naquit à Rizvan, bourg des environs de Thous, en 314 de l'Hégire, ou 916 de notre ère. On a peu de détails sur son enfance. On sait seulement qu'il se rendit à Hérat, de là à Gahzna, à la cour de Mahmoud-le-Gahznévide, le Charlemagne persan, où il fut défié par les trois poètes Ansari, Farouki et Asdjédi, qui commencèrent un tétrastique, rimant sur la syllabe *schem*, et employèrent dans les trois premiers vers les seuls mots de la langue persane qui se terminent par cette syllabe; mais la grande connaissance des traditions que Ferdouçy possédait le tira d'embarras et lui fournit, pour la dernière rime, le nom propre de Pischem. Il conquit ainsi l'estime de Mahmoud, qui était Sunnite, et auprès duquel il fut accusé de Schiisme par ses ennemis. Il fut obligé de fuir; mais, en partant, il composa une satire contre Mahmoud et se retira dans le Mazandéran, chez Kabous, prince du Djordjan, et de là à Bagdad. Il finit cependant par rentrer en grâce auprès de Mahmoud, et mourut dans sa ville natale, en 1020 de notre ère.

Le *Châh-Nameh*, épopée nationale des Persans,

est l'œuvre capitale de Ferdouçy. Ce poème raconte d'une manière grandiose l'histoire de Kaïomortz ; de Houscheng, vainqueur des Divs ; de Chemschid, qui créa la fête du *Naurouz* (*) pour célébrer les équinoxes du Printemps ; de Zohak, qui représente dans la tradition épique la domination étrangère ; de Féridoun, père d'Iran et de Tour, qui, en détrônant Zohak, ramena la dynastie nationale, et qui, pour célébrer cette victoire, institua le *Mihirgian*, ou fête de l'équinoxe d'Automne ; de Minoutcher, sous lequel parut le *Péhlevan* (**) Sam, père de Zal, chef de la famille héroïque par excellence, laquelle famille avait le gouvernement du Seïstan ou Nimrouz, c'est-à-dire, du Royaume du Midi.

Le *Châh-Nameh* traite ensuite de Newder, de Zew, fils de Thamasp, de Gueschap, fils de Zew, de Kaï-Kobad, de Kaous, dont le règne fut illustré par Rustem, fils de Zal et de la belle Roudabah, de Kaï-Khosrou, sous lequel eut lieu la guerre des Iraniens et des Touraniens, appelée le combat de Kamous et de Kaschan, ou bien encore le *geuk douzdah rokh :* le combat des douze héros, etc., etc.

(*) Naurouz est le premier mois de l'année persane.

(**) *Péhlevan* signifie *commandant des frontières*. Péhlevan du Monde, premier titre militaire de l'Empire persan, correspond au titre de connétable.

Nous allons donner quelques détails sur la famille héroïque, qui joue un si grand rôle dans le *Châh-Nameh* : Sam, fils de Nériman, fut général des armées de Féridoun; il dompta, dans l'île de Darem, un monstre nommé Soham dont il fit son coursier, et fut père de Zal, surnommé *Zer* à cause de sa chevelure blonde. Zal chassa de l'Iran, Afrasiab, roi du Touran, et mit la couronne sur la tête de Zab, fils de Thamasp, dernier roi des Pichdadiens. Il fut fait prisonnier par Bahaman, fils d'Afrasiab, reconquit sa liberté et épousa Roudabah, fille de Maharab, gouverneur du Kaboulistan, de laquelle il eut Rustem ; mais il retomba, enfin, dans les mains de Bahaman qui le fit périr. Les Persans appellent la lune, dans son croissant, *Abrou-Zal-Zer*, le sourcil de Zal, parce qu'il les avait blonds et dorés.

Rustem ou Rostam, le plus grand héros de la Perse, délivra Kaï-Kaous, second roi de la dynastie des Kaïaniens, qu'il tira des prisons de Zoulzagar, roi d'Arabie ; il se brouilla ensuite avec Kaï-Kaous, se retira dans le Kaboulistan, où il refusa d'embrasser la religion de Zoroastre (*). Asfendiar, fils

(*) Zoroastre, fils de Péroschasp et de Dogdo, naquit à Ourmiah, dans l'Aderbeïdjan, l'an 550 avant J.-C. ; il fit un voyage en Chaldée, où il apprit les dogmes que l'on attribue au fameux Heôme ; puis il médita

de Kai-Kaous, vint pour faire rentrer Rustem dans le devoir ; ils se battirent pendant deux jours, et Asfendiar périt dans ce titanique duel.

Le *Châh-Nameh*, ce colossal poème mythologico-historico-épique, rappelle, par ses gigantesques proportions, les épopées hindoues du Ramayana et du Mahabharata.

Le Cheyk Mosl-Eddyn-Saadi, né à Chîraz, l'an 571 de l'Hégire, étudia d'abord à Bagdad, puis embrassa la vie spirituelle sous Abd-el-Kader-Ghilani, avec lequel il fit le pélerinage de la Mecque, qu'il renouvela depuis jusqu'à trente fois. Il voyagea ensuite beaucoup, et, dans un de ses voyages, il fut fait prisonnier par les Francs de Terre-Sainte, qui le firent travailler aux fortifications de Tripoli. Il fut enfin racheté par un marchand d'Halep, dont il épousa la fille, qui le rendit très malheureux.

Saadi a composé le *Gulistan* (*), le *Bostan* (**)

dans la caverne de Mithra, où il composa son *Avesta* qu'il apporta à Gustasp, roi de l'Iran. Le brahme Tchengreghatchah, ayant entendu parler de lui, vint de l'Hindoustan pour lutter avec lui ; il fut battu et embrassa sa doctrine, qui est celle de l'adoration du feu. Ses disciples sont les Parsis et les Guèbres. Il y a encore à Ispaham le *Ghiaurabad*, ou quartier des Guèbres.

(*) Le jardin des fleurs.

(**) Le jardin des fruits.

et les *Molamâat* (*). Sa morale est généralement pure ; mais ses poésies, qui ont de l'analogie avec celles de Catulle, sont tantôt élégiaques et tendres, tantôt mystiques, mais parfois entachées d'obscénité.

Nous en avons traduit quelques-unes, et nous allons en citer deux, pour donner une idée de ce charmant poète (**).

LE GHILI (***).

Des mains de mon amie, une argile odorante
Dans un bain de benjoin entre mes mains passa,
Et remplissant l'éther d'une essence enivrante
En des pensers d'amour doucement me berça.
Étonné, je lui dis, en me tournant vers elle :
— Quel est donc ce parfum que ton sein me révèle,
Et qui m'enivre ainsi de sa douce vapeur ?
Dis ? es-tu musc, ou bien quelque essence voilée ?
— Je ne suis qu'une argile, et n'ai point de valeur,
Dit-elle ; mais, auprès d'une rose perlée,
Dans une nuit d'amour j'ai passé quelque temps ;
Son rire matinal et sa larme nacrée,
Ont répandu sur moi les parfums que tu sens.

(*) Les étincelles et les rayons.

(**) Une grande partie des matériaux à l'aide desquels nous composons cet *Essai*, nous ont été fournis par nos amis Nubar-Bey et Arakel-Bey, neveux du célèbre Boghoz-Bey, et tous les deux au service du pacha d'Egypte, auprès duquel ils occupent de très-hautes positions.

(***) Le Ghili est une espèce d'argile onctueuse qne les Persans, les Turcs et les Arabes parfument avec de l'essence de rose et qu'ils emploient, au bain, en guise de pâte épilatoire.

LOULOU (*).

Dans le fluide éther une goutte perdue,
D'Amphytrite entrevit la splendide étendue.
— « Je ne suis rien, dit-elle, auprès de l'Océan,
» Qu'un atôme, sans nom, noyé dans le néant. »
Aussitôt, dans les flots, une nacre irisée
L'appelle et la recueille en sa conque rosée,
Et la transforme en perle au rayon sidéral,
Digne de figurer sur un bandeau royal.

Le sage vit caché, sous l'aile du mystère,
Et la branche, aux fruits d'or, se courbe vers la terre.

Saadi mourut, entouré de vénération, l'an 691 de l'Hégire, dans un âge très avancé.

Mohammed-Chams-Eddyn-Hafiz, naquit à Chîraz, au temps des Modhaffériens, et vivait encore au temps où Timour-Lenk s'en empara, en 1387 de notre ère. Il aima dans sa jeunesse une belle Chîrazienne, nommée Chakhi-Nébat (**), et fut rival heureux du sultan Modhafférien; mais son bonheur fut éphémère, car Chakhi-Nébat, bien jeune encore, *prit son élan vers la société des êtres célestes, dont elle tirait son origine.*

Depuis la mort de Chakhi-Nébat, la vie d'Hafiz — ses œuvres en font foi — fut flétrie par ses ten-

(*) La perle.

(**) Chakhi-Nèbat, signifie : morceau de sucre.

dresses pour des éphèbes et des icoglans persans, comme le furent celles de Virgile et d'Anacréon pour le bel Alexis et le jeune Bathylle.

Hafiz est un poète érotique comme Tibulle. Il chanta les pampres et les roses de Chîraz dans son *Divan*, intitulé : *Divan kawageh Hafiz Chîrazi*, et fut accusé de tiédeur par les fervents musulmans, parce qu'il parle de Jésus-Christ à la manière des Chrétiens.

Ses vers, les plus passionnés et les plus licencieux, ont été considérés comme inspirés par l'Amour Divin, par ses commentateurs Féridoun, Sourouzi, Soudi, Lameyt, etc., qui les regardent comme des prières sublimes adressées à Allah dans un langage mystique. Ces commentateurs ont fait une allégorie perpétuelle des urnes de nectar et des transports d'amour, qui se rencontrent dans ses poésies, aux élans d'une âme dévote attachée à la conduite d'un directeur spirituel, qui la mène, par des voies célestes, jusqu'au sommet de la perfection.

Hafiz mourut, l'an 797 de l'Hégire, au moment où Baber se rendait maître de Chiraz.

Les autres poètes importants sont : Nizami, Abdul-Nasaa, Amir-Khosrou, Djami, Souzéni, Féléki, etc., etc.

Nizami, qui vivait du temps de l'Atabek Kizil-

Arslan, est l'auteur présumé du fameux roman intitulé : *Khosrou et Chîrin*. Il disait :

« Je suis renfermé dans le temple dont je suis ha-
» bitant, ainsi qu'une rose est emprisonnée dans le
» mélancolique bouton. »

Abdul-Naasa, né dans les montagnes de Ghurjistan, vécut très honoré à la cour du Seldjoucide Sindjar.

Amir-Khosrou définissait ainsi la poésie :

« Considérez la poésie comme une fiancée, la mu-
» sique comme ses bijoux, ses parures. Si la fiancée
» est belle, elle l'est toujours, lors même qu'elle est
» dépourvue d'atours. »

Djami, auteur de *Joussouf et Zuleïka*, de *Mejnoun et Leïla*, naquit à Hérat. Il dédia son ouvrage, intitulé *Erschad*, à Mahomet II, et composa un *Divan* d'un style sublime, qui renferme toute la théologie mystique des Musulmans.

Chams-Eddyn-Mohammed-Souzéni eut une jeunesse très orageuse et finit par se convertir. On lit ces mots dans son *Divan* :

« Je vous présente, Seigneur, quatre choses qui ne se trouvent pas dans vos trésors : le néant, l'indigence, le péché et le regret. »

Féléki, plein de charme, fut surnommé *Chems-al-Choara*, le soleil des poètes.

Le fameux Sekkaki, né dans le Kharizm, est l'auteur du *Meftah Ololoun*, la clef des sciences, véritable encyclopédie arabique.

Khâçâni est l'auteur du *Tuhfat Ularîfîn*, et Jawan du *Bârah Maçâ*.

Le cadre dans lequel nous nous sommes restreint ne nous permet pas de nous appesantir sur cette charmante poésie orientale, dans laquelle la sensation domine le sentiment et la pensée. Nous allons nous occuper de la science.

La Poésie est fille de l'Ignorance ; mais la Science est le fruit savoureux de la Civilisation. La Poésie, nous l'avons déjà dit, existait avant Mahomet: le Koran seul fit naitre la Science.

Les Abbassides firent traduire Aristote, qui, par sa valeur encyclopédique, influa beaucoup sur les mœurs arabes, en donnant naissance à des écoles philosophiques.

Les philosophes se divisèrent en deux grandes branches : les *Motakhalims*, ou dogmatiques scholastiques, et les *Motazélites*, ou hétérodoxes, qui nient les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah, à l'exception de l'éternité, qui constitue son essence ; car c'est par elle qu'il sait, disent-ils, et non par l'intelligence. Ils repoussent la prédestination, en arguant que Dieu ne

peut pas être l'auteur du mal. Ils avaient vingt subdivisions.

Ces sectes redoutables donnèrent lieu au progrès de la théologie et de la jurisprudence, qui durent défendre le dogme attaqué.

Les savants musulmans divisent en trois branches principales toutes les sciences qui forment le cercle de leurs connaissances ; ces branches sont :

1o *Al-Arabiat*, la Littérature ;

2o *Al-Chéryat*, ou sciences qui se rapportent à la Religion et à la Législation ;

3o *Al-Hikémyé*, la Philosophie.

La première de ces branches renferme, au nombre de douze, toutes les sciences qui se rapportent aux Belles-Lettres, telles que la Lexicographie, la Syntaxe, la Rhétorique, etc., etc.

La seconde, comprend six parties, à savoir : *Ilmul-Tessir* (interprétation du Koran) ; *Ilmul-Hadis* (sciences des traditions) ; *Ilmul-Figkh* (théologie pratique comprenant la jurisprudence) ; *Ilmul-Kélam* (théologie scholastique) ; *Ilmul-Ferraïz* (science des lois spéciales contenant le partage des héritages) ; *Us-soulul-Figkh* (éléments de la jurisprudence, c'est-à-dire, des principes d'où découlent divers systèmes juridiques des différentes sectes.)

La troisième, comprend cinq parties : la Logique, les Mathématiques, la Géographie et l'Astronomie, la Médecine et les Sciences-Naturelles, la Philosophie-Théorique.

Nous n'allons nous occuper que de la Jurisprudence, qui est la science la plus importante des Musulmans.

Les jurisconsultes (*) se divisent en six classes :

1° Les Mudjtéhids du premier degré ou absolus ;

2° Les Mudjtéhids du second degré ;

3° Les Mudjtéhids du troisième degré ;

4° Les Mugkelleds de la classe du Takhridi ;

5° Les Mugkelleds de la classe du Tardjih ;

6° Les Mugkelleds simples.

On ne compte que six *Mudjtéhids* absolus qui sont : Abou-Hanifa, Malek, Châfy, Hanbal, As-saouri et Az-Zâhir. Ces deux derniers sont les fondateurs des *Saouris* et des *Zâhiris*, qui se fondirent dans les quatre grandes sectes orthodoxes dont les quatre premiers sont les fondateurs et dont nous avons déjà parlé.

(*) La Jurisprudence commença à fleurir dans les Iraks, en Perse, en Bokharie, dans le Mavaralnahar, et, vers le VIIIe siècle, passa en Turquie, où elle acquit une grande importance, tandis qu'elle tombait en décadence dans les pays qui l'avaient vue naître.

Les *Mudjtéhids* sont ceux qui ont atteint l'*Idjtihad* (*).

Le droit d'un *Mudjtéhid* absolu consiste à n'être obligé d'imiter personne dans les recherches qu'il faisait sur les éléments de la loi, c'est-à-dire, à se considérer, entre le *Chéryat* et ses sectateurs, comme un médiateur qui a établi pour eux un système de législation, sans que personne ait le droit de lui faire une objection sur les éléments de la jurisprudence. Il jouissait du privilége d'expliquer les sentences du *Koran*, de la *Sunna*, de l'*Idima* et du *Kyas*, selon sa propre manière de voir, et se trouvait, avec le Prophète, dans les mêmes rapports que l'étaient les *Mudjtéhids* des degrés inférieurs et les *Mugkelleds* avec lui ; c'est-à-dire, qu'il faisait usage des paroles du Prophète, tandis que ses sectaires devaient se servir de ses propres paroles à lui.

Les *Mugkelleds*, ou imitateurs, car le mot *Mugkelled* vient de *Tagklid* qui signifie imitation, sont des sectateurs des *Mudjtéhids*. Ils doivent savoir tous les *Ahkams* du *Chéryat*.

L'investigation des ouvrages de jurisprudence, ou

(*) *Idjtihad* est le degré d'autorité atteint par les *Mudjtéhids*, dans les recherches des principes de jurisprudence.

Figkh (*), est permise aux *Mugkelleds*, qui servent d'intermédiaires entre les *Mudjtéhids* et le peuple; mais les *Mugkelleds* les plus forts, sont toujours placés au-dessous des *Mudjtéhids*, même du troisième degré.

Nous allons terminer ce chapitre, déjà bien long, en citant quelques noms et quelques œuvres célèbres :

Aboul-Kaçem-el-Zamakschari est auteur du *Keschaf*, ou commentaire du Koran de la plus profonde théologie.

Abou-Rosch (**), de Cordoue, voulut concilier Aristote et le Koran.

Al-Ghazali professa la théologie à Bagdad.

Ebn-Sina (***), né à Bokhara, en 370, et mort à Hamadan, fut à la fois philosophe et médecin.

Lokman-el-Hakim, Lokman-le-Sage, naquit en Ethiopie, d'une famille obscure. Ayant été vendu comme esclave, il erra de pays en pays, puis s'en vint en Israël du temps de David et de Salomon. C'est un moraliste profond qui a laissé un beau recueil d'apologues dont Esope de Phrygie a profité. Lokman jouit d'une grande réputation parmi les Orientaux.

(*) On appelle *Fagkih*, les gens versés dans la connaissance du Koran ; *Mufassirs*, les commentateurs, et *Muhadis*, les traditionnaires.

(**) Avicence.

(***) Averroës.

Mahomet, attentif à caresser les sympathies des peuples qu'il voulait gagner à sa Foi, lui décerne de grandes louanges dans le chapitre XXXI du Koran, qu'il a intitulé : *Lokman*.

Les autres noms sont ceux-ci : Beïdhévi, Ebn-Badjah ou Avenpace, Al-Kendy, Al-Faraby, Aboul-Féda, Bokhari, Tabari, Maçoudi, Novaïri, Makrisi, Aboul-Faradje, El-Maçin, Emir-Khond-Châh, plus connu sous le nom de Mirkhond, et son fils Khondémir.

Parmi les livres remarquables, je citerai :

Le *Lebtarik*, ou histoire universelle du mahométisme, écrit en persan par Ald-al-Lathif.

Les *Nighiaristans*, titres de plusieurs livres d'histoire, dont le plus célèbre, celui d'Ahmed-Abd-èl-Giafar-el-Gahnévi, traite des Sultans Kharizmiens.

Le *Houmaïoun-Nameh*, ou Livre Impérial, d'Ali-Tchélébi, mort Cadi de Brousse, en 1543, est la traduction du fameux livre indien *Kalida et Dimna*, connu aussi sous le nom de *Pantchatantra*, ou des cinq livres.

Le *Taouschiah* est un livre mystique, composé par Hérali, d'après les principes des Çoufis.

Le *Mesnéwi*, de Djelal-Eddyn-Roumi, est un livre mystique fort estimé en Orient. J'en extrais ces passages, relatifs à l'existence de Dieu :

« A quoi servent tous les efforts de l'esprit hu-
» main pour comprendre cet être qui ne souffre ni
» combinaison, ni distinction ? C'est un arbre qui n'a
» ni tronc, ni branches, ni racines où l'esprit puisse
» s'attacher. C'est une énigme dans laquelle on ne
» peut trouver ni sens naturel, ni sens métaphysi-
» que. Il est au-dessus de notre intelligence et nous
» nous perdons toujours lorsque nous voulons le son-
» der. La parole humaine n'a pas de mot pour le dé-
» finir , et il doit nous suffire de l'adorer avec un
» respectueux silence. »

Tout cela est grand et beau, mais trahit l'abus de l'idée de l'infini, qui dévore la personnalité sans consistance de ces peuples rêveurs et contemplatifs, que la Nature pousse au fatalisme en leur prodiguant tous ses dons.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

L'Islam a perdu toute efficacité convertissante, toute puissance de prosélytisme et d'envahissement; mais il règne encore, avec éclat et vitalité, sur presque toute l'Asie et une grande partie de l'Afrique et de l'Europe. Il ne grandit pas, mais il ne déchoit pas. On a dit qu'il périrait sous l'influence de la civilisation européenne, c'est une erreur: il se transformera, voilà tout.

Le manque de centralisation théologique a toujours laissé aux nations musulmanes une certaine liberté

ches, qui sont moins instruits, lutteront avec plus d'opiniâtreté, mais ils seront entraînés malgré eux par le glorieux essor de régénération qui s'opère dans l'Empire Ottoman. Cet essor est incontestable ; car, quoique l'Islam sanctionne, s'il ne l'ordonne pas, l'usage de tenir les femmes dans un état de servitude, la polygamie, qui n'a jamais été un principe, a presque cessé d'être un fait. L'esclavage et le rayaïsme disparaissent insensiblement, et la loi ne connaît plus que des sujets égaux en droits, quelle que soit la religion qu'ils professent, etc., etc.

Ce n'est donc pas le Koran qui amènera la chute, depuis si longtemps prédite, de l'Empire Ottoman, c'est plutôt sa position géographique qui est anti-sociale, comme l'a judicieusement remarqué un homme de talent.

En effet, l'Empire Ottoman est habité par une infinie variété de races et manque, par conséquent, de cohésion et de synthèse. En Europe, ce sont des Esclavons et des Croates, des Valaques et des Moldaves, des Serviens et des Bosniaques, des Albanais et des Monténégrins, des Grecs et des Arméniens ; en Asie, des Kurdes et des Druzes, des Maronites et des Juifs, des Coptes et des Arabes, etc., etc.

Voilà le plus dangereux élément de dissolution dans l'Empire Ottoman ; mais il est vivement et victorieusement combattu par les efforts intelligents du Sultan et de ses principaux ministres.

Nous bornons ici notre croquis, et nous répétons ce que nous avons avancé dans notre préface, à savoir que nous espérons que, même dans son état didactique et rudimentaire, il aidera, dans leurs investigations, les personnes qui voudront bien s'en servir; nous n'avons pas eu d'autre but, et nous serons heureux si nous l'avons atteint.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Toulouse, imprimerie d'Aug. HENAULT.

